

Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 158 (2015)

Artikel: L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique : développement, sources et contextes : tome II
Autor: Grandjean, Marcel
Anhang: Annexes I : notices typologiques
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-835633>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

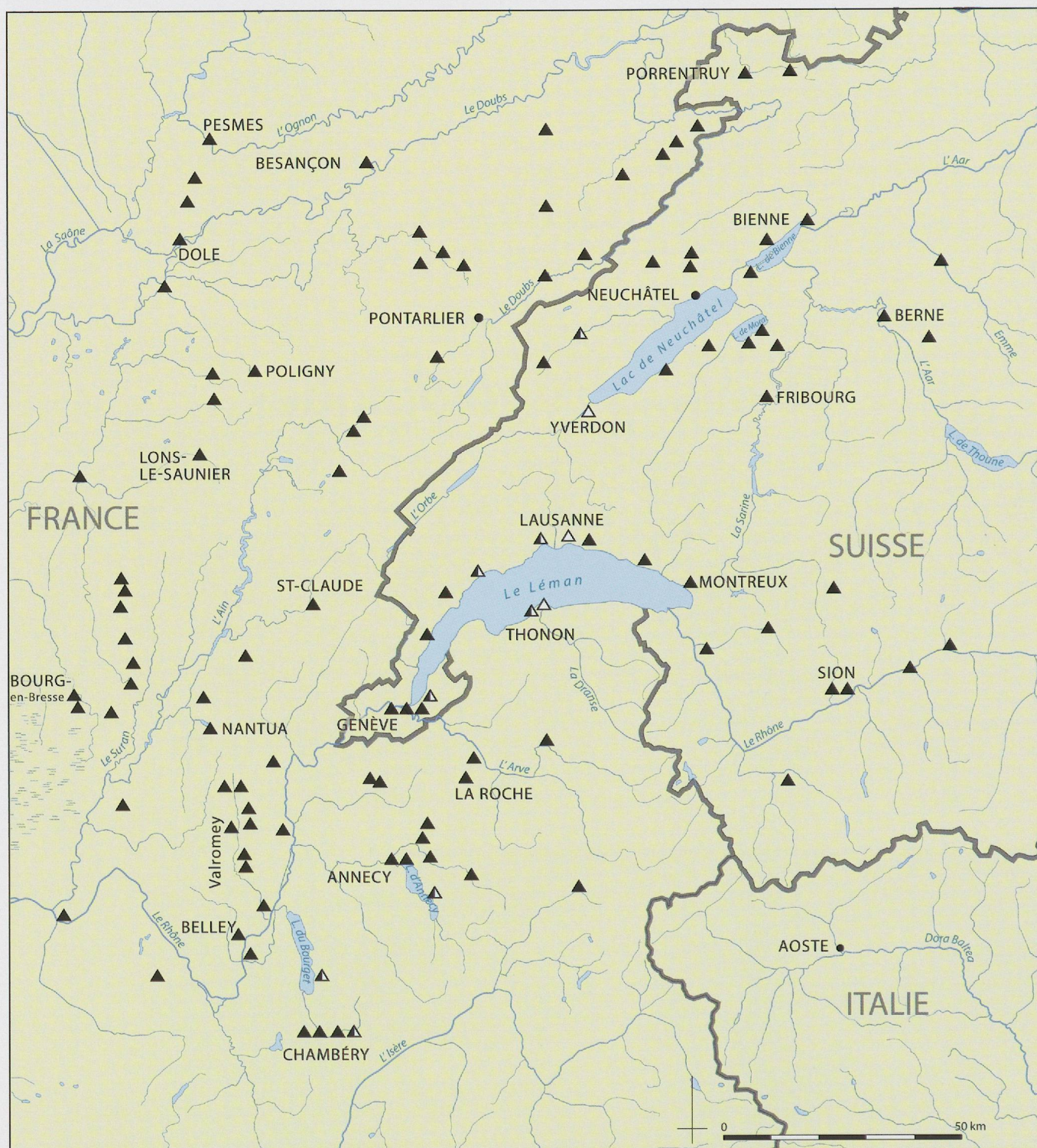
Download PDF: 05.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Annexes

I

Notices typologiques



Chœurs voûtés d'ogives à abside polygonale (fin XIV^e s. – milieu XVI^e s.)

▲ existants ▲ attestés △ fouillés

● VILLES REPÈRES

Fig. 1087. Carte des églises régionales à absides semi-polygonales
(dessin de Marion Berti, Service archéologique cantonal de Genève).

Introduction

Dans tous les chapitres précédents, dont l'essentiel se présente sous une forme monographique et suit une approche historique et stylistique, il n'a pas été systématiquement question de typologie sinon pour regrouper des éléments comparables et permettre de les situer dans un développement plus général. Il vaut la peine, pour terminer, d'en reprendre sous ce biais certains aspects globaux ou particuliers, parfois révélateurs, qui n'ont pu être abordés assez à fond et de les compléter au moins par l'apport d'illustrations supplémentaires, mais sans chercher l'exhaustivité.

Les chœurs à abside semi-polygonale

Ces chœurs sont déjà connus au XII^e siècle pour les grands édifices religieux dans nos régions, avec ou sans déambulatoire, et parfois associés à un plan semi-circulaire à l'intérieur (Satigny GE, Peillonex HS). Remplaçant parfois des anciennes absides semi-circulaires, comme le pense Paul Cattin¹, mais le plus souvent créées *a novo*, les absides à facettes – semi-hexagonales ou surtout semi-octogonales, exceptionnellement à quatre pans obliques² (Le Châble VS) – apparaissent en nombre dans les églises de l'époque flamboyante qui offrent une certaine prétention esthétique (voir carte: fig. 1087), mais sans qu'il s'agisse toujours d'optimiser l'éclairage puisque parfois certaines de ces facettes restent fermées (Bursins, Morat, Cernier, Villaz, Dingy-Saint-Clair, Lompnieu, Petit-Abergement) ou munies de fenêtres très étroites.

L'éclairage des chœurs. – Dans nos régions, les baies du chœur offrant souvent le principal éclairage direct des églises, parfois avec celui des façades, il convient de signaler quelques dispositions variées.

Quand les verrières occupent en majeure partie chaque facette, cas rare dans le diocèse de Genève, leur taille est pratiquement égale, comme à la chapelle de Michel de Fer à la Madeleine GE, dans son état actuel (voir fig. 82), et au chœur d'Arbent (Ain); plus fréquent en Savoie propre: La Rochette, Aix-le-Bains, Chambéry (Sainte-Chapelle), Saint-Jean-de-Maurienne; mais lorsqu'elles n'en percent qu'une partie du mur, elles peuvent aussi être égales, comme elles l'étaient déjà du XIII^e siècle à la fin du XIV^e (Pierre-Châtel, Saint-Claude, Saint-Jean d'Erlach, Interlaken...), ainsi que dans les églises paroissiales de Genève sans doute. Plus tardivement, elles le sont parfois ici à Montreux VD, Fontaines NE, Gléresse et Worb BE, et dans la périphérie, spécialement à Annecy³ (voir fig 182). Ou bien inégales – inégalité prisee par les Comtois, selon René Tournier, son historien⁴.

Quand il y a une hiérarchisation, c'est la baie qui s'ouvre dans l'axe qui est presque toujours la plus grande (exceptions: Macchabées à Genève, Grand-Abergement en Valromey, Sainte-Anne à Estavayer). Au point de vue monumental, la naissance de la disposition régulière daterait ici du début du 2^e quart du XV^e siècle à l'église des Dominicains d'Annecy, où l'on passe de quatre formes – donc avec trois meneaux – à deux formes seulement – avec un meneau (voir fig. 63). Elle se retrouve selon des dimensions diverses: à remplage à deux formes dans l'axe et simples lancettes ailleurs le plus souvent, en Pays de Vaud⁵, en Genevois⁶ et en Bugey⁷; exceptionnellement à quatre formes suivies de trois à Lémenc à Chambéry (fig. 1088) et rarement à trois formes suivies de deux (Coppet, Dingy-Saint-Clair, Saint-Jean-de-Maurienne (1494)⁸, Coligny⁹). Rarement la hiérarchisation s'exprime seulement par les dimensions divergentes et non par le nombre de formes (Cernex: voir fig. 206) ou par la morphologie des baies (Arenthon: voir fig. 188). Et encore moins par *l'enjolivement de la fenêtre axiale*: ce qui aurait pu être le cas dans le

Fig. 1088. L'église bénédictine de Lémenc à Chambéry (1488/1513). Vue intérieure vers l'est (photo MG, vers 1970).



Fig. 1089. L'église paroissiale de Vufflens-le-Château. Vue du sud-est de l'état ancien, selon Louis Durand, avec sa fenêtre axiale enjolivée de sculptures (photo au Musée de l'Elysée).

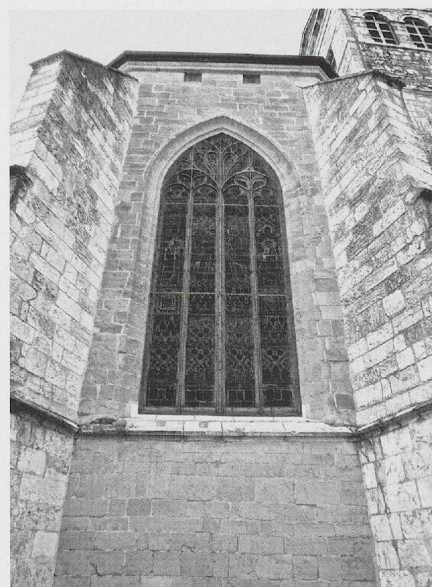


Fig. 1090. L'église des Dominicains d'Annecy (Saint-Maurice). Fenêtre axiale à quatre formes du chœur, commencé en 1422 pour le cardinal de Brogny (photo MG, 2010).



chœur de la paroissiale de Môtiers NE, prévu dans la convention de 1485: «Le dit chancel a trois pans tout neuf trois formes (ici signifiant: baies) belles et auctentiques dont celle devant sera revestue de cha[m]brale» (voir *Documents*, n° 5).

Si l'on excepte les baies à fleuron mais sans crochets du chevet de la grande Sainte-Chapelle de Chambéry (voir fig. 33), les fenêtres rehaussées d'archivoltes-larmiers ornés de sculptures (crochets, choux frisés, etc.) à l'extérieur, rares, se voyaient même dans des chœurs orthogonaux (Vufflens-le-Château: fig. 1089) et dans des façades (Macchabées à Genève, voir fig. 33-34; Orbe, voir fig. 126; Peney-Vuitebœuf VD; à simples culots sculptés: Mièges, La Rivière, etc.). D'ailleurs ils sont encore plus rares sans sculptures, à simple archivolte-larmier (à Montreux: voir fig. 410-413); Montet-Cudrefin VD: voir fig. 425); Mouthier-Hautepierre, etc.).

Les baies à trois ou à quatre larges formes, dans ce dernier cas seulement à Saint-Maurice d'Annecy¹⁰ (fig. 1090), à Lémenc (fig. 1088) et à Bienne¹¹, mais pas davantage, contrairement à la Franche-Comté, sont réservées surtout dans nos régions à l'éclairage des chœurs orthogonaux¹², comme à Passin (fig. 1090b), et aux façades (Coppet (voir fig. 314), Lutry (voir fig. 501), Pierre-Châtel (voir fig. 155), Chambéry (voir fig. 1117).

Les supports des voûtes de chœur. – Est à noter la différence des supports de ces chœurs semi-polygonaux élaborés, où les voûtes sont reçues soit par des culots soit par des supports engagés. On trouve les culots surtout dans les régions plus habituées à des chœurs sans voûte, plafonnés, au nord du diocèse de Lausanne, déjà à Interlaken au XIV^e s.; puis à Bienne (à demi), Morat, Meyriez, Saint-Aubin FR, Gurmels FR, Worb BE, etc.; mais aussi dans les Juras, à Morteau, au Bizot (abside), à Porrentruy (chapelle Saint-Michel).

Ces sanctuaires sont tous avec *colonnes engagées*, au nord de nos régions dans les Juras: Saint-Claude, Gléresse, La Sagne, Les Verrières, Miserez, Rive et Saint-Laurent à Estavayer; mais surtout à l'est et au sud: Aigle, Le Châble, Saint-Saphorin, Pully, Bursins, Coppet; dans les paroissiales genevoises, sauf partiellement à Saint-Gervais; elles paraissent nombreuses dans les églises

haut-savoyardes¹³ comme dans celles du Bugey savoyard¹⁴. Pour les cas très particuliers de colonnes engagées avec listels, bien genevois, voir l'encadré, p. 204 et fig. 13–15.

Ces chœurs s'accompagnent rarement de *supports composés* (Goumoëns, Annecy, Genève), et de *supports profilés* incorporant partiellement les profils des nervures elles-mêmes, comme à Saint-Jean d'Erlach, à Montreux, Craz, à la chapelle de Belley à Hautecombe, etc.

La composition des voûtes. – Elles sont pour la plupart à simples nervures retombant à l'est dans les angles de l'abside sous formes de colonnes engagées, de supports profilés, plus rarement de simples culots, et variant donc dans leur nombre, le plus souvent celui de quatre, exceptionnellement cinq (Le Châble VS: voir fig. 824) et six (Saint-Germain à Genève: voir fig. 115).

Relativement fréquentes apparaissent les voûtes de chœur complexes, la plupart du temps en «étoiles» ou en «demi-étoiles» à Saint-Saphorin, Fribourg (Pérolles), Saint-Aubin-en-Vully, Cernier, Gléresse, Chambéry, Sion (Saint-Théodule), parfois compliquées par la présence de liernes prolongées (La Sagne, 1526) ou d'imbrications (Fontaines NE). Les étoiles aux rais plus nombreux n'existent que dans d'autres formes, même carrée, comme, à la marge de nos régions, à la salle capitulaire de Gottstatt (Orponde BE), près de Bienne, qui en montre huit donnant sur un seul pilier central.

Pour terminer cette courte analyse des chœurs à abside polygonale, il n'y a que peu à dire et à apprendre des édifices dont les *fouilles* seules ont révélé les traces dans le sol: «Chapelle» d'Yverdon (voir fig. 502); Saint-Roch à Lausanne (voir fig. 385); sacristie des Macchabées à Genève (voir fig. 134); aussi peu, en règle générale, pour ceux dont on connaît seulement des plans antérieurs à la modernisation des églises (Rolle et Morges: voir fig. 896 et 169).

Les baies des églises

Les nombreuses baies sont de grandeur et de fonction trop variées et dotées de remplacements trop divers pour être étudiées globalement sans recours à des relevés, inexistant le plus souvent. Elles ont été décrites au fur et à mesure et parfois illustrées et situées, autant que possible, par comparaison... Parmi elles, rappelons les groupes de celles à deux formes avec deux mouchettes tête en bas attestées à Genève (voir fig. 130, 132, 253, 257, 259, etc.), de celles à trois formes à deux grandes mouchettes à la cathédrale de Lausanne (voir fig. 969), mais aussi à Orny, Lutry, Ballaison (voir fig. 204) et Estavayer, qui ont leurs prédécesseurs à Fribourg (voir fig. 876–877) et un correspondant à l'église de Lémenc à Chambéry à la fin du XV^e siècle (fig. 1091), et de celles qui sont à rayons ou en étoile (voir fig. 757–760, etc.).

Ajoutons seulement que celles des façades, très fréquentes, ne se distinguent souvent que par leur plus grande ampleur, sauf dans des cas exceptionnels (Le Châble VS: voir fig. 837). Une forme particulière mérite pourtant d'être abordée plus à fond ici, celle des «roses».

Roses et oculi. – Les vraies roses «de façades» sont de tradition dans les grandes églises régionales au XIV^e siècle, comme à Fribourg ou à Moudon¹⁵, mais aussi dans certaines chapelles comme dans celle de Bonne de Bourbon au château de Ripaille, de 1386–1390, disparue¹⁶. Pour la fin du gothique, on a déjà parlé des deux roses superposées de la tour sud de Saint-Pierre à Genève et de celle des Cordeliers d'Annecy qui jalonnent le premier tiers du XVI^e siècle (voir fig. 171 et 172); elles se retrouvent plus rarement, comme simples oculi ou vraies roses, et le plus souvent donc en relation avec le grand portail ou en tout cas avec la façade occidentale, dans des églises paroissiales,

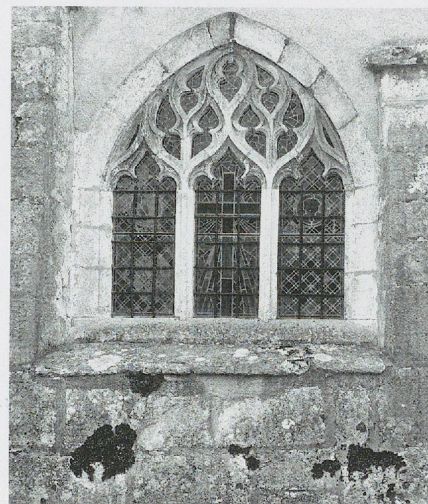


Fig. 1090 b. L'église de Passin, en Valromey (Ain). La grande fenêtre axiale du chœur rectangulaire (photo MG, 2010). Voir aussi fig. 287.

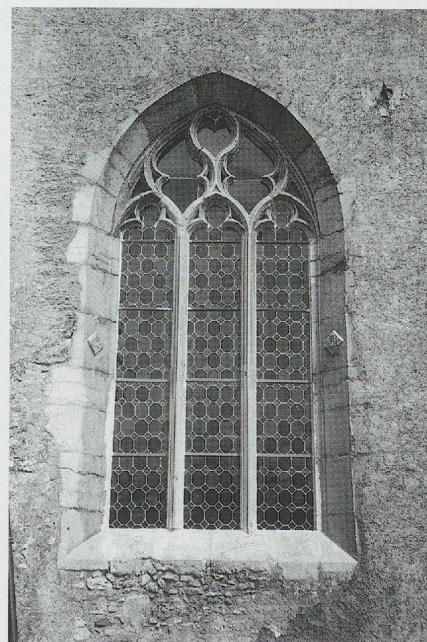


Fig. 1091. L'église de Lémenc à Chambéry. Une des baies du chœur de 1488/1516, analogue au type des fenêtres de 1505 de la cathédrale de Lausanne (photo MG, 1989). Voir fig. 969.

Fig. 1092. L'abbatiale du Lieu (Perrignier). L'oculus de la façade, du début du XV^e siècle, dans son état au début du XX^e siècle (photo Frédéric Boissonnas, GIG/BGE).

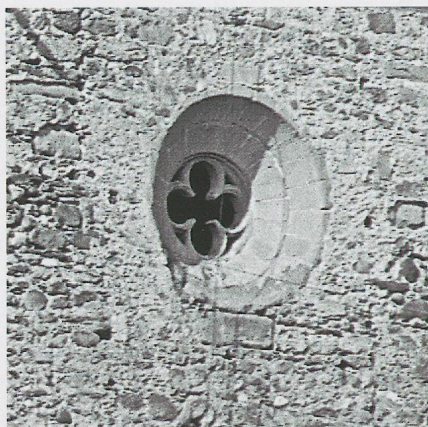


Fig. 1093. L'ancienne église de Mategnin (Genève). La façade au début du XX^e siècle (photo Frédéric Boissonnas, CIG/BGE).



comme à Corseaux VD, où l'on demande en 1453 de faire une «fenêtre ronde» dans le pignon pour éclairer l'église; ou, en 1409-1410 à Saint-Bon de Thonon, en 1470 à Ugine et à Doussard (Haute-Savoie), en 1458 à Saint-Pierre d'Albigny (Savoie)¹⁷; on trouve de grands oculi au clocher de la Sainte-Chapelle de Chambéry, dès 1466, et à Saint-Laurent d'Estavayer, vers 1447 (voir fig. 447-448).

C'est ainsi que l'une d'elles fut reconstruite au début du XV^e siècle à l'abbaye du Lieu en Chablais, mais à quadrilobe ajouré (fig. 1092). Il subsista jusqu'en 1943 un oculus de façade à l'ancienne église de Mategnin (GE), du XV^e siècle¹⁸ (fig. 1093), et il en reste un, tardif (?), à l'église de Margencel en Chablais (au-dessus de l'ancien portail muré: voir p. 116) et, dans l'Ain, à l'église de Flaxieu, fondée en 1483¹⁹ (voir fig. 250), et à celle de Génissiat²⁰. Un autre, avec quadrilobe, restauré en 1922, se voit encore depuis la nef à l'église de Ressudens VD²¹. D'autres oculi importants existent, notamment de 1453 à Saint-Laurent d'Estavayer (voir fig. 447-448), ou existaient, à l'église

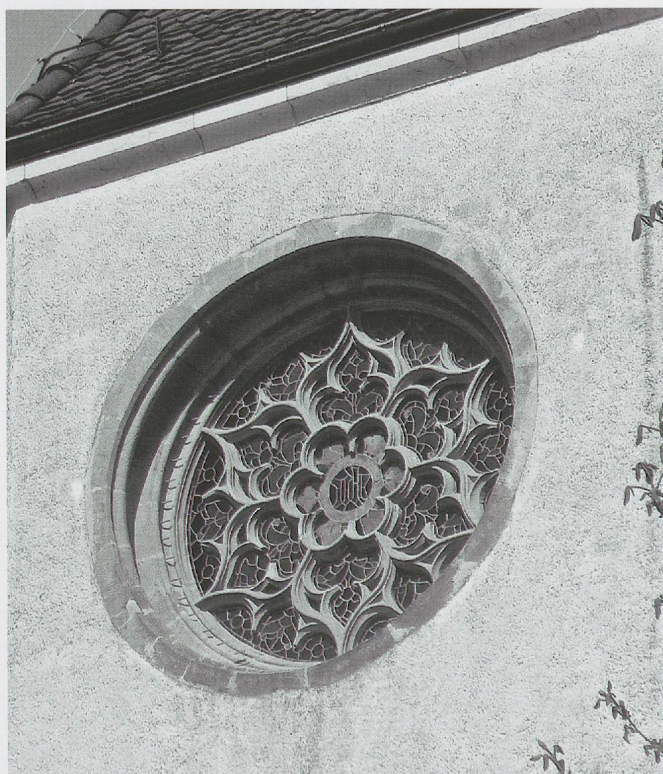


Fig. 1094. L'église Saint-Benoît de Bienne. La rose de la façade (photo MG, 2012).



Fig. 1095. L'église clunisienne de Conzieu, dans le Bugey (Ain). La rose de la chapelle de Montbel, 1536 (photo MG, 2010).



Fig. 1096. Cudrefin VD. Petite rose flamboyante à chambranle décoré: en remploi dans une maison du bourg et provenant peut-être d'une ancienne chapelle (photo Claude Bornand).

paroissiale d'Yverdon, de 1469–1470, disparue²². C'est un oculus de ce type ou une rose, «une très grande fenêtre ronde» selon un témoin fiable, qui devait percer la façade de 1500–1505 de la collégiale de Valangin avant 1840²³. Ajoutons qu'à Saint-Martin de Lutry encore très tardivement, vers 1569, donc après la Réforme, il était question d'un projet de nouveau portail avec «rose»²⁴. Des chapelles en comportent parfois, dont celle de Pérolles à Fribourg²⁵, et il y a peut-être, comme depuis le XII^e siècle (Bonmont, Aulps, Moussy, Mélan, etc.), une tradition qui se poursuit dans les églises conventuelles, comme à Lémenc et, en 1535, à Annecy²⁶.

Mais les «roses» les plus intéressantes à l'époque flamboyante sont aux marges de nos régions: à Saint-Benoît de Bienne²⁷ (fig. 1094) et à Saint-Théodule de Sion²⁸ (fig. 1096b), et, dans l'Ain, sous des formes très originales, à l'église de Châtillon-sur-Chalaronne, en 1446²⁹, et à celle de Conzieu, dans la façade de la chapelle de Montbel de 1536³⁰ (fig. 1095); dans le Jura, on vient de découvrir la riche rose de la chapelle à l'hôpital du Saint-Esprit de Dole vers 1516³¹.

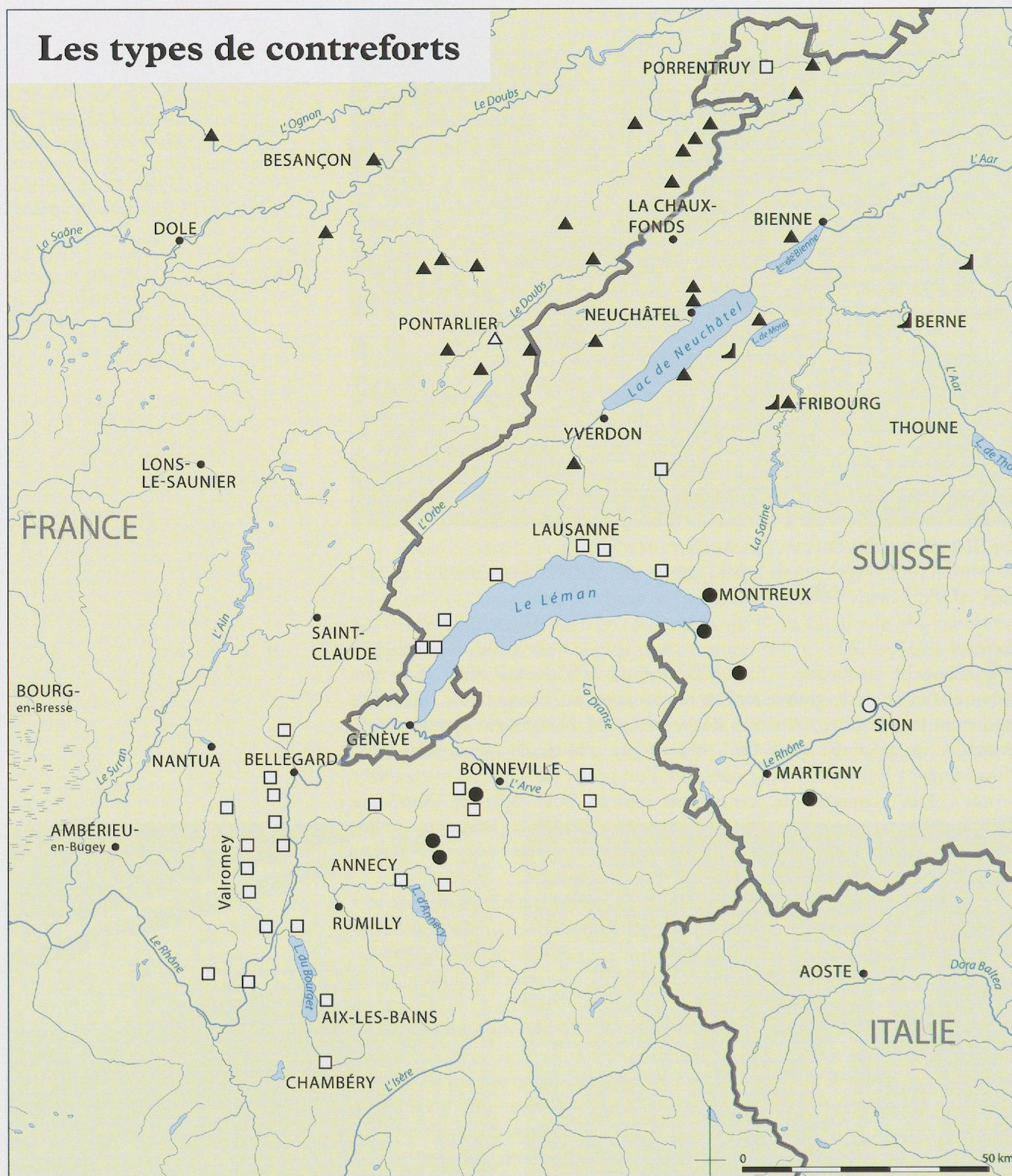
Il est plus rare de trouver des oculi à la place de fenêtres dans les chœurs d'époque flamboyante³², mais on en rencontre encore: un, polylobé, à Pampigny, avant 1434 (voir fig. 927); d'autres, sans lobes, à Engollon NE, à Lully FR³³, et au Grand-Abergement en Valromey (voir fig. 280), dans l'ancien diocèse de Genève; deux aussi subsistent en Valais, l'un de 1496/1500, à quadrilobe, à Vercorin³⁴, et l'autre, de 1524, à remplage flamboyant avec deux mouchettes enlacées, à Notre-Dame-des-Marais à Sierre³⁵. Exceptionnels paraissent les oculi ouverts sur des chapelles³⁶ (Commugny, Allaman, Sainte-Chapelle à Chambéry³⁷) ou sur les combles, avec remplage flamboyant parfois (Craz, Billiat, Génissiat, Montanges). Uniques – et sans doute pour des nécessités défensives – à l'église fortifiée de Pérouges (Ain), sont les petites roses à trois mouchettes à l'ouest des collatéraux. Et uniques aussi les oculi éclairant les nefs, comme à Saint-Aubin-en-Vully (voir fig. 687).

On ignore d'où vient la petite rose à chambranle décoré de motifs en accolade et en spirale du XVI^e siècle, actuellement en remploi dans une maison de Cudrefin: peut-être de l'ancienne chapelle du bourg (fig. 1096)?



Fig. 1096 b. L'église Saint-Théodule à Sion. La façade avec son portail et sa rose, vers 1514 (photo MG).

Les types de contreforts



● VILLE REPÈRE

□ «Genevois»

▲ «Jurassien»

● En bâtière

→

○ Partiel ou documenté

▲ A dalles courbes

Fig. 1097. Carte de la répartition des principaux types de contreforts édifiés dans nos régions de la fin du XIV^e siècle au XVI^e siècle (dessin de Marion Berti, Service cantonal d'archéologie, Genève)

La diversité des contreforts et leur absence

Dans nos régions, la marque d'une architecture recherchée se révèle très explicitement, même dans les simples églises de campagne, par le soin apporté à la composition des contreforts, dont la fonctionnalité se décline en diverses formes caractéristiques. Il est donc indispensable de rappeler rapidement les types principaux les mieux dessinés de la région.

La position des contreforts. – Notons d'abord que, comme tous les contreforts neufs de cette époque – sauf à la tour sud de Saint-Pierre à Genève, née d'un état précédent, et de la grande église conventuelle de Brou à Bourg-en-Bresse, où ils subissent des influences étrangères –, ceux des angles sont placés obliquement le plus souvent, comme on le voit dans l'important clocher de la Sainte-Chapelle de Chambéry (voir fig. 157) et au Locle (voir fig. 641), et non doublés et en équerre, comme c'était le cas aux XIII^e et XIV^e siècles.

Les contreforts «genevois». – Les contreforts du type que, dans le contexte régional, on peut appeler «genevois», présentent une composition tout à fait particulière: ils comprennent une couverture en talus, souvent en dalles, appelée exceptionnellement «rampans»³⁸, et un larmier intermédiaire débordant sur les trois côtés, pour protéger un éventuel épaississement de la partie inférieure (fig. 1097: carte); ils se lient parfois à un cordon continu qui enserre les faces.

Après un large essai à la chartreuse de Pierre-Châtel, dès la fin du XIV^e siècle déjà, ils ne se répandent guère que dans le 3^e quart du XV^e (voir fig. 152). Ils restent visibles surtout hors de la ville épiscopale, dans laquelle les contreforts n'ont que trop rarement conservé leur état d'origine, mais ils sont bien en relation avec elle, parfois explicitement à travers leurs propres maîtres d'œuvre, d'origine genevoise: sur la côte lémanique (Nyon, dès 1472 (voir p. 166), Coppet (1492/1494), Commugny, Luins³⁹, Perroy, Saint-Roch à Lausanne (dessin), Pully, Saint-Saphorin/Lavaux); dans le Genevois (La Roche; Cernex; Thorens: fig. 1097b; Dingy-Saint-Clair; Annecy); dans le Faucigny (La Roche, Moussy, Mélan à Taninge⁴⁰); dans l'Ain (Songieu, Flaxieu, 1483, Petit-Abergement, 1491–1494/1516, Lillignod, vers 1516⁴¹, Vieu-en-Valromey, 1501, Corbonod, Craz, Villes, Billiat, 1527, Montanges, Conzieu, 1536, Châtillon-la-Palud, vers 1535, et Nantua), et même en Savoie

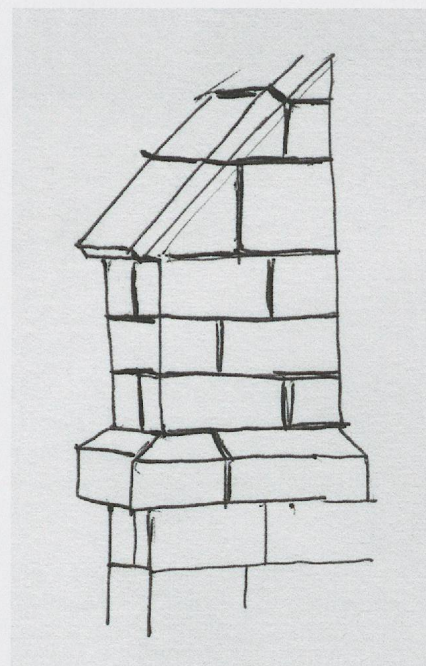


Fig. 1097 b. L'église Saint-Maurice de Thorens. Un contrefort «genevois» (esquisse MG, vers 1970).



Fig. 1098. L'église des Cordeliers de Myans (Savoie). Chevet des deux églises superposées, achevées vers 1498, avec ses immenses contreforts «genevois» (photo MG, 1995).

Fig. 1098 b. L'église Saint-Pierre de Porrentruy. L'un des contreforts «genevois» du chœur (photo MG, 1978).

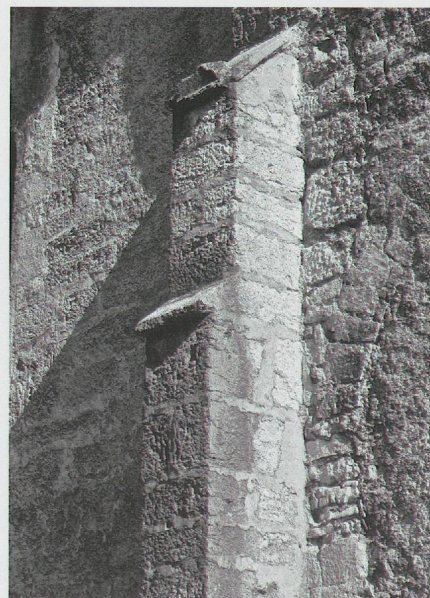
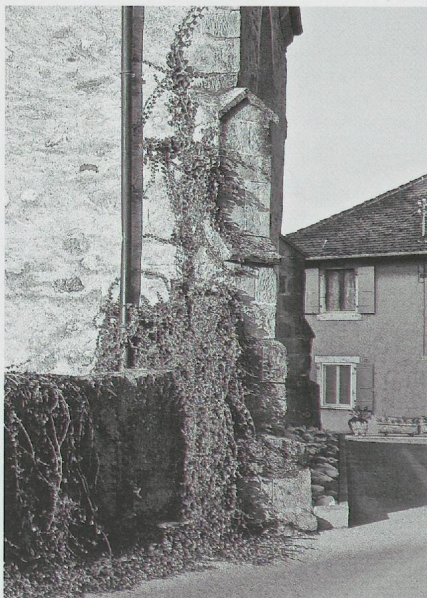
(Chambéry⁴², Aix-les-Bains⁴³, vers 1513/1518 (?); Myans, achevé vers 1498, dont le chanoine Poncet disait que le chœur «comme les beaux contreforts qui le soutiennent est tout en pierres de taille»⁴⁴ (fig. 1098), Saint-Béron⁴⁵, Saint-Jean-de-Maurienne (chœur et cloître, fin XV^e siècle), Pont-de-Beauvoisin (chœur), et, dans l'Ain, jusqu'à Coligny⁴⁶, à Courmangoux⁴⁷, ainsi qu'à Saint-Julien-sur-Veyle⁴⁸, où ils rejoignent là sans doute un autre courant, mal connu du fait de nos moyens d'investigation très limités⁴⁹. Des cas particuliers en apparaissent plus au nord en Suisse romande à Saint-Pierre de Porrentruy, bien isolés (fig. 1098b et voir p. 458), mais à La Neuveville, avec talus incurvés (chapelle de 1458) ainsi qu'à Saint-Aubin FR (1516–1519), certainement d'inspiration alémanique aussi (voir p. 423, fig. 699).

Les contreforts à bâtière. – Une autre disposition dérivée, parfois avec larmier intermédiaire, moins typique de notre région, remplace le talus supérieur par une protection en bâtière. Notamment en Haute-Savoie, aux Ollières et à Villaz de même que dans l'Ain, à Loyettes et à Montluel, et en Pays de Vaud, à Orny. Elle offre un cas très particulier à Arenthon, en Faucigny, où le faite de cette bâtière est constitué par un pli arrondi (voir fig. 189 et 191), dont le seul élément comparable dans le duché de Savoie se trouve justement à Montluel, dans l'Ain (voir fig. 192). Un autre, à Saint-Vincent de Montreux, autour du chevet, ajoute un petit talus devant la bâtière supérieure (voir fig. 412), comme on en voyait un à l'ancien chevet de la cathédrale de Sion, à la même époque⁵⁰, et un larmier complet. Le larmier intermédiaire prend des formes diverses: à Orny, où il dessine lui-même comme une bâtière aux pans incurvés (voir fig. 748), et à Grilly, dans le pays de Gex (Ain), où il est lui-même incliné comme le talus supérieur⁵¹.

Les contreforts «jurassiens». – Un autre type fondamental, qu'on appellera ainsi, pour notre région, par son implantation essentiellement dans le Jura et ses abords, est formé par l'interpénétration d'un talus et d'une bâtière, dégagant un petit pignon ou un fronton. Ses cas sont localisés, pour les régions étudiées, dans le pays de Neuchâtel (Valangin: voir fig. 662), Les Verrières (voir fig. 712 b), Fontaines (voir fig. 660b), Môtiers-Travers (fig. 1100) et à Neuchâtel même⁵², et dans les Juras suisses (Gléresse et Saint-Ursanne (voir fig. 720 et 776), ainsi que dans le nord de l'ancien Pays de Vaud (Montet-Cudrefin, Môtier-en-Vully, Estavayer, Bavois (fig. 1099)); mais apparemment plus épars ailleurs, dans le Haut-Doubs⁵³, à Oye-et-Palet, à Pontarlier et à Bannans (fig. 1101–1102 b), rares dans l'Ain, mais pas dans

Fig. 1099. L'église paroissiale de Bavois VD. Le contrefort «jurassien» de l'angle sud-est du chœur (photo MG, 2011).

Fig. 1100. L'église Saint-Pierre de l'ancien prieuré de Môtier-Travers. L'un des contreforts du flanc nord, de type «jurassien» (photo MG, 2010).



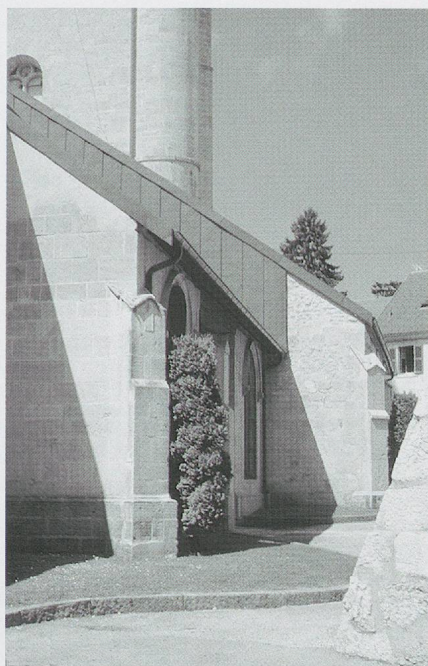


Fig. 1101. L'église paroissiale de Pontarlier (Doubs). La partie ancienne saillant au nord, autour du portail latéral avec ses contreforts «jurassiens» (photo MG, 2000).

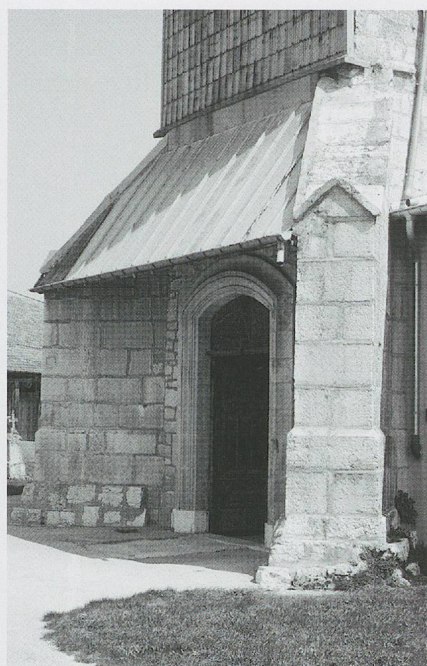


Fig. 1102. L'église paroissiale de Bannans (Doubs). Les contreforts «jurassiens» survivant du porche (photo MG, 1981).

le Bugey⁵⁴; dans une disposition unique à Morteau en 1481, dans le Doubs (voir fig. 596), et plus composite à la tour de Saint-Nicolas à Fribourg, déjà avant 1475 et au chevet de Saint-Théodule de Sion, vers 1502⁵⁵ (voir fig. 787).

D'autres contreforts, qui paraissent les plus courants ailleurs, sont souvent beaucoup plus simples, avec des flancs tout unis, et avec un talus supérieur; parfois à un ou plusieurs retraits de front. D'autres contreforts, tout simples aussi, ont une bâtière à la place d'un talus. Dans ce dernier cas, un acrotère surmonte parfois le pignon (croix, fleurons, têtes humaines), notamment dans le Vieux-Chablais (voir fig. 840–842)... Quant aux contreforts à décor complexe, avec niches ou remplage, ils sont exceptionnels et seulement aux marges de nos régions (Sainte-Chapelle à Chambéry et Saint-Théodule à Sion: voir fig. 157 et 787). Les contreforts à pinacle ne se rencontraient que dans la ville de Fribourg (chapelle du cimetière de Saint-Nicolas, 1499–1504, et, encore esquissés, à celle de Pérolles, vers 1518/1520).



Fig. 1102 b. L'église d'Oye-et-Palet, près de Pontarlier (Doubs). Le contrefort sud-est de la nef, noyé dans l'agrandissement du chœur (photo MG, 2011).

On a déjà fait remarquer, toujours dans nos régions, l'absence de *contreforts* pour contrebuter les voûtes d'ogives (voir *encadré* p. 282), parfois remplacés au bas des murs par un talus général (voir pp. 104 et 123-124) ou par les murs transversaux des chapelles, au moins dans les parties basses (Genève, Annecy, Nyon, Vevey, etc.), et également la solution exceptionnelle offerte par les *pires-contreforts*, surtout à la fin du XIV^e siècle (voir pp. 27-28, 59 et 710).



Fig. 1102 c. L'église Saint-Benoît de Bienne. Détail du portail à voussures sculptées des bustes des Pères de l'Eglise (photo MG, 2011). Le remplage est moderne.



Fig. 1102 d. L'église Saint-Vit de Lignerolles. Le portail à tympan ajouré de mouchettes et de quadrilobes et remonté avant la fin du XIX^e siècle (photo MG, 1983).

Les portails à la fin du Moyen Age

Les portails figuratifs. – Hors des cathédrales, des collégiales ou de très grandes églises (Genève, Lausanne, Fribourg, Neuchâtel, Bienne), rares sont les portails monumentaux (Glis VS), d'ailleurs souvent plus anciens. Dans les églises urbaines les plus importantes de nos régions, on trouvait parfois des portails décorés de statues, mais ils ont presque tous disparu, sans qu'on en connaisse les dispositions.

On a pourtant des renseignements sur le portail des Cordeliers à Genève qui, en 1534, lors des destructions de la Réforme, aurait compté en tout cas neuf statues⁵⁶. A l'église urbaine d'Yverdon, on n'a conservé que des culots sculptés du portail à figures de 1508–1509, qui subsista jusqu'au XVIII^e siècle (voir pp. 292–294). Il y avait sans doute aussi des statues à celui de l'église des Cordeliers à Grandson en tout cas en 1508⁵⁷.

A la collégiale de Sallanches (Haute-Savoie), seuls les comptes permettent de savoir qu'il existait, avant la reconstruction de l'église en 1680–1688, un portail monumental de 1455–1456, construit peut-être en «albâtre» de «Franciam» (Franclens) par une équipe de maçons apparemment locaux sous la direction d'un «magister Perronetus pinctor»⁵⁸ – serait-ce Perronet de Tornex, «factor ymaginum», de Genève? – et muni de statues exécutées en 1459 par le «maître Jean Chietruz», peut-être Jean de Chetro, le sculpteur qui signe ainsi les stalles de la cathédrale d'Aoste en 1469 sans doute, d'abord identifié comme Jean de Seytroux, village du Chablais savoyard, mais apparemment installé en tout cas plus tard à Etroubles en vallée d'Aoste⁵⁹.

Seuls subsistent partiellement le grand portail des évêques de Montfalcon (1515/1536) à la cathédrale de Lausanne (voir p. 213, fig. 380 et pp. 571–572, fig. 961), et les statues de celui, modeste, de la chapelle Sainte-Anne à Estavayer de 1488–1489 (voir fig. 871 et 874: originaux déposés).

Ces portails sont rares aussi dans le domaine alémanique proche, à part ceux, monumentaux, de Fribourg et de Berne, mais existent encore à Saint-Benoît de Bienne, partiellement (fig. 1102 b), et à Glis en Haut-Valais («Porte dorée», 1519)⁶⁰.

Les portails et «niches en portails» avec pinacles. – Lorsque les portails s'enrichissent d'un *chambranle développé*, ce qui arrive ici surtout dès le XV^e siècle dans les grandes églises, comme au Münster de Berne, avant 1448⁶¹, ils se flanquent de simples culots surmontés de pinacles (Saint-Blaise NE: voir p. 640) ou de piédroits aussi à pinacles, comme c'est le cas au tombeau de Viry à Coppet (voir fig. 317), apparenté, comme souvent, à une entrée de chapelle. Dans l'Ain, on rencontre même ce décor sur de grandes arcades de chapelles donnant sur les nefs (Châtillon-sur-Chalaronne et Saint-Jean-de-Veyle).

Le type de portails à *piédroits à pinacles* apparaît parfois dans les églises plus simples de nos régions sans qu'on puisse saisir les raisons de cette mise en valeur: signature honorifique d'un mécène ou d'une communauté? On en rencontre à Lignerolles VD (fig. 1102 d), à Treytorrens VD (fig. 1103), au Locle NE (voir fig. 644); dans le duché de Savoie, à Mieussy (1535: fig. 1104, et voir fig. p. 111) et Mélan (1530: fig. 1105), Flaxieu (Ain) (voir fig. 250), Saint-Bernard, Frans et Châtillon-sur-Chalaronne (Ain), Saint-Jean-



Fig. 1103. L'église de Treytorrens VD. Le portail datant de 1520 environ (photo Claude Bornand).

de-la-Porte (Savoie)⁶² (fig. 1108), Saint-Jean-Pied-Gautier (après 1475/avant 1522)⁶³, Hautecombe (vers 1518) (voir fig. 1007), Lémenc (Savoie), plus rarement dans les Jura, à Mouthier-Hautepierre (voir fig. 610). Et exceptionnellement comme entrée extérieure de chapelles privées (Conzieu, dans l'Ain) (fig. 1107).

Fig. 1104. Le cloître de la chartreuse de Mélan (Taninge) datant de 1530. Le portail de son aile orientale donnant dans l'église de la fin du XIII^e siècle (photo MG, 1987).

Fig. 1105. L'église paroissiale de Micussy, en Faucigny. Le haut du portail daté 1535 (photo MG, 2010).



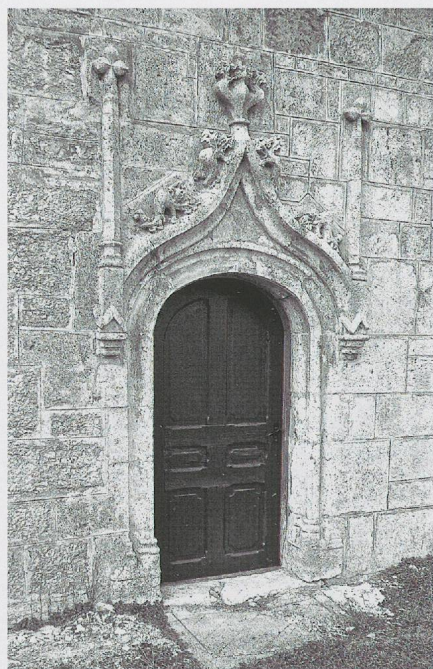


Fig. 1106. L'église paroissiale du Bizot (Doubs), datant de 1503. La porte latérale du bas-côté sud (photo MG, 2011).



Fig. 1107. L'église de Conzieu, dans le Bugey (Ain). Détail de la porte de la chapelle de Montbel, 1536 (photo MG, 2010).

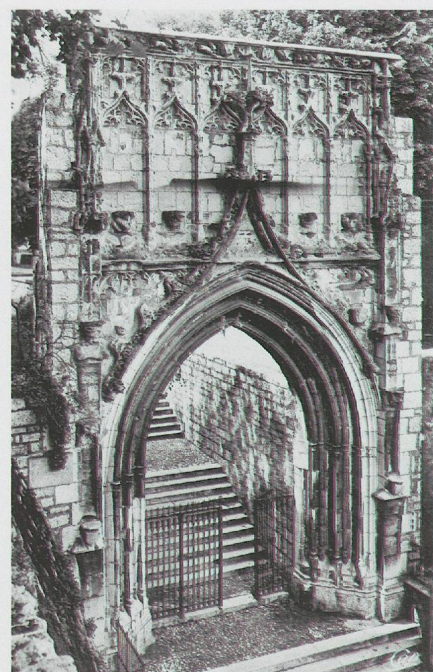
Ce type se voit parfois sans pilastres dans de rares portails, comme à Saint-Blaise NE (voir fig. 640) et au Bizot (Doubs) (fig. 1106). Mais il n'y a qu'à Saint-Nicolas de Fribourg qu'on rencontre ici des baies de beffroi avec pinacles, crochets et fleurons (voir fig. 291), auxquels s'ajoutent des pilastres à la tour sud de Saint-Pierre à Genève (voir fig. 176). Il en va de même pour des tabernacles muraux à pilastres avec pinacles (voir pp. 669–671).

A l'instar des stalles, où ils abondent, le cadre de ces niches liturgiques se complète parfois de délicats *fenestrages aveugles* (Pully VD; Cernier NE; Planaz (Haute-Savoie); et nombreux dans l'Ain⁶⁴), comme on en voit aussi dans une niche-retable (Saint-Jean-sur-Veyle) et comme on en trouve, aveugles, à jours, ou en niches, dans certains tombeaux monumentaux (La Sarraz, Romainmôtier (voir fig. 1018), Ambronay, Neuchâtel, et même dans des portails (dans l'Ain: Saint-Jean-sur-Veyle; en Savoie: Dominicains à Chambéry, déplacé: fig. 1109).

Fig. 1108. L'église paroissiale de Saint-Jean-de-la-Porte (Savoie). Le portail aux armes des prieurs de Grolée provenant de l'église conventuelle de Saint-Philippe-de-la-Porte, consacrée en 1458, après reconstruction, et disparue vers 1840 (photo MG, 1972). Voir aussi fig. 1132.



Fig. 1109. L'église du couvent des Dominicains de Chambéry, démoli. Le portail principal, déplacé (carte postale CAP, Paris).



Portails à tympan sur trumeau. – La question des trumeaux pour porter les linteaux des tympans dépend surtout de la largeur de leur ouverture. A part le cas de la cathédrale de Lausanne, très discuté, on en rencontre au Locle NE (voir fig. 644), à Gigny et à Baumes-les-Messieurs dans le Jura (fig. 1116 b), et à Chambéry (voir fig. 1117). Mais pas à la cathédrale de Moûtier-en-Tarentaise⁶⁵ (voir fig. 163), ni à Saint-Laurent d'Estavayer par exemple (fig. 1111).

Au même esprit appartiennent les beaux *portails de châteaux*, d'ailleurs très rares ici: encore plus que celui d'Illens (voir fig. 905), l'imposante porte de la tour d'escaliers du château de *Colombier-sur-Morges*, datant de peu avant 1502⁶⁶, rappelle celle d'une église, mais reste également sans pinacles (fig. 1110).

A propos des portails les plus modestes, il est à noter que leur importance est soulignée surtout par le nombre de tores et de voussures qui les enveloppent – de un à trois en général (Estavayer: fig. 1110 b), rarement davantage (Saint-Blaise NE, Saint-Aubin FR). Il n'y a guère que dans le Chablais et le Faucigny savoyard (Le Lieu, Mélan, Saint-Sigismond⁶⁷), dans la plaine de l'Orbe (Orbe et Chavornay) et dans le Valromey et sporadiquement dans l'Ain, qu'on rencontre des portails à tympan-mur, sans doute de tradition romane, parfois muni d'une console pour porter la statue du saint patron⁶⁸. Et c'est seulement exceptionnellement ici qu'à ce tympan se substitue une «fenêtre à jour», à Lausanne (voir fig. 380), à Saint-Saphorin (voir fig. 399) et à Lignerolles (fig. 1102 d).

Tardivement les moulures de ces portails se recoupent parfois au sommet, comme à La Chiésaz (1523: voir fig. 406), à Treytorrens VD (voir fig. 1103), au Châble VS (1520), à Gléresse BE (1522: voir fig. 721), à Annecy (porte secondaire de St-Maurice: fig. 1111 b).

On a déjà constaté que les portails perdent assez tôt leurs chapiteaux, passant des colonnettes aux tores continus, probablement en partie au milieu du XV^e siècle, suivant en cela la mode des autres supports, non sans avoir constitué au moins une série assez homogène dans les églises de la plaine de l'Orbe dès le début du XV^e siècle (voir pp. 492-493), mais on a vu également



Fig. 1110. Le château de Colombier-sur-Morges VD, du début du XVI^e siècle. Le portail de la tour d'escaliers, avec sa porte rénouvée (photo MG, 1975).

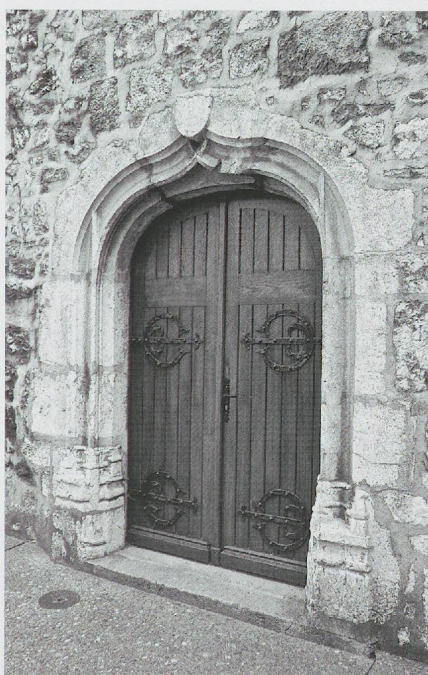
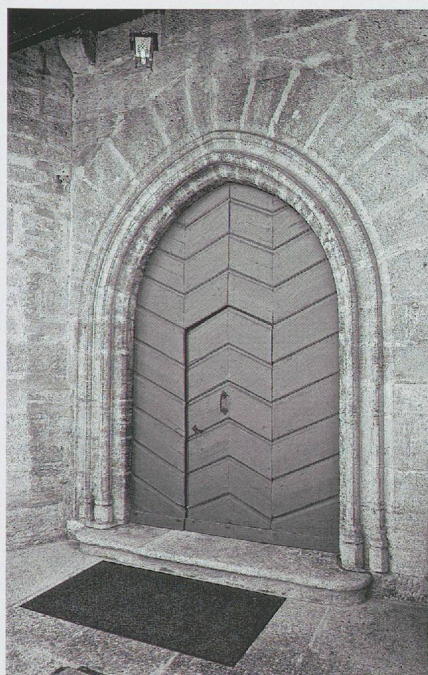


Fig. 1111. Saint-Laurent d'Estavayer. Portail donnant au nord-ouest de la nef, vers le milieu du XV^e siècle (photo MG, 2012).

Fig. 1111 b. L'ancienne église des Dominicains d'Annecy. Un des portes secondaires au nord (photo MG, 2010).



Fig. 1112. L'église de la chartreuse du Reposoir, en Faucigny. La porte de la chapelle du château de Planaz (Desingy) en Genevois, de 1520 environ, remontée (photo MG, 2013).

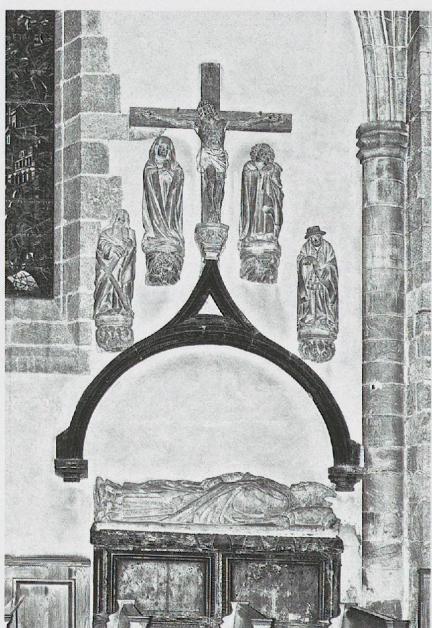


Fig. 1113. La cathédrale de Sion. Le tombeau de l'évêque André de Gualdo, vers 1430, structuré par une arcade en plein cintre (photo Jean-Marc Biner).

que les chapiteaux réapparaissent, avant même la Renaissance, dans une série de portails archaïsants des territoires alors neuchâtelois, dans le Val-d'Usier et la vallée de la Loue (voir pp. 383–385).

Les arcades. – Dans nos régions, il n'y a pas d'entrées de chapelles en arcade sur nef avec archivolt en accolade sculptée de crochets, comme dans l'Ain (systématique à Châtillon-sur-Chalaronne; unique à Saint-Jean-sur-Veyle et à Meximieux) et a fortiori d'arcades en accolade de même type et à fleurons mais habillées en plus d'un cadre à riche décor avec fenestrage aveugle, flamboyant, comme à la collégiale de Pont-de-Vaux. La seule arcade qui marque l'avancée des styles est celle de la chapelle fondée en 1513 à Samoëns en Haute-Savoie, qui s'ouvre largement en anse de panier (voir fig. 230). Cette forme apparaîtrait déjà en 1473 au Münster de Berne (ancienne porte sud dans la chapelle des Lombach)⁶⁹.

On trouve aussi des portes à *linteau droit aux angles arrondis*: Dézaley, Mélan, Planaz (actuellement au Reposoir: fig. 1112), etc., très marqués à l'ossuaire de Montreux mais à peine visibles, par exemple, à Saint-Saphorin et à Montbenoît.

Le retour des portails en plein cintre et l'apparition de formes nouvelles. – Le cas de l'église de Saint-Blaise, où elle est explicitement demandée (voir pp. 395–396), souligne le retour à la forme du *plein cintre* proposée par l'extension progressive de la Renaissance, comme au tombeau de l'évêque André de Gualdo à Sion, vers 1430 déjà, influencé par l'Italie dans sa conception générale⁷⁰ (fig. 1113), au cloître de la cathédrale d'Aoste, commencé en 1443 par un tailleur de pierre chambérien, Pierre Bergier, mais dans un contexte beaucoup plus favorable à la nouvelle mode⁷¹, aussi dans les porches de l'église Saint-Laurent d'Estavayer en 1441–1442 et de la chapelle de Rive (voir fig. 444 et 871). La tendance se remarque ici surtout dans certains portails d'entrée principale, les seuls datés parfois d'ailleurs, ce qui facilite l'étude de cette typologie, dont presque tous les exemples ne semblent remonter qu'au XVI^e siècle au mieux: dans le Pays de Vaud, à Pampigny, Grancy (fig. 1114) et L'Isle; en Haute-Savoie, à La Muraz (1532) (fig. 1116 a et b) et à Arbusigny (1533) (fig. 1115). Mais dans le Jura français, le grand portail en plein cintre de l'abbatiale de Baumes-les-Messieurs porte déjà les



Fig. 1114. L'église paroissiale de Grancy VD. Le portail en plein cintre qui subsiste (photo MG, 1969). Voir l'une des bases très originales: fig. 755.

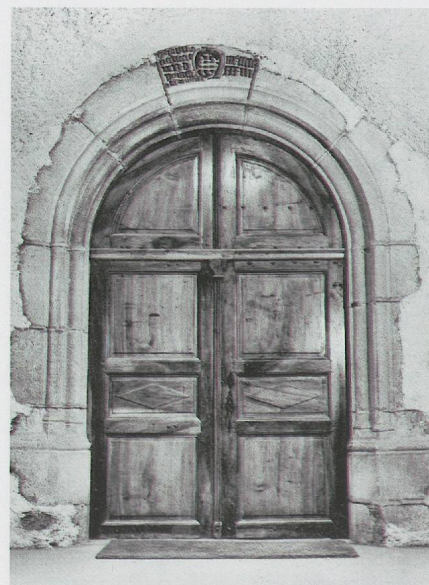


Fig. 1115. L'église paroissiale d'Arbusigny, en Faucigny. Le portail daté 1533 (carte postale anonyme).



Fig. 1116 a et b. L'église paroissiale de La Muraz, en Faucigny. La porte en remploi, datée de 1532 et donnant le nom de Progent sur des rouleaux ouverts, et des outils de tailleur de pierre (photos MG, 1972).

armes de l'abbé Henri de Salins⁷² (1432-1450) (fig. 1116 c). Ce type d'arc se retrouve, multiplié, dans les galeries de la cour du château de Sallenôve (1534?), en Genevois, dans les cloîtres de Brou à Bourg-en-Bresse, en plein XVI^e siècle⁷³, et exceptionnellement dans les arcades de la nef de Montreux (1513/1519: voir fig. 829).

On rencontre aussi des arcades en arc surbaissé (château de Gruyère, vers 1475/1492) et même un linteau de type analogue au chœur de Montreux (1495/1501: voir fig. 408). Jean Dunoyer s'essaie, dès la fin du XV^e siècle, à Vouvry, vers 1493 (voir fig. 800), puis au porche de Vevey, en 1498 (voir fig. 814), à mêler arc en plein cintre, arc brisé, arc en accolade et arc surbaissé et finit par adopter l'arc en anse de panier écrasée au porche de Bex (1501: voir fig. 815).

Ce qu'on observe aussi alors dans nos régions, c'est comme un regret de l'*accolade*, si longtemps liée à la manière flamboyante, qui marque encore certains grands portails plus ou moins tardifs en plein cintre où une légère pointe rappelle ce motif (en Faucigny à Mieussy, 1535, et à Mélan: voir fig. 1104-1105; en Bugey à Flaxieu, voir fig. 250) et qu'on retrouve aussi à Saint-Blaise NE dans l'archivolte-larmier à fleuron enrichie de crochets (voir fig. 640). Quant à l'*arc brisé*, il est étonnant de le voir s'appliquer tardivement, en 1555 au portail le plus renaissant de nos régions, celui de la collégiale de Samoëns, en Haute-Savoie.

Rares également sont les portes en *anse de panier*, comme celles, latérales, du Bizot (1503) (voir fig. 1106) et de La Sagne (1521/1526), pourtant déjà visibles auparavant à Ambronay (Ain), alors dans le duché de Savoie, sous l'abbé Jacques de Mauvoisin (1425-1439), mais écrasée⁷⁴, à celle aux armes d'alliance de Louis de Gruyère et de Claude de Seyssel (1492/vers 1501) au château de Gruyères⁷⁵, et aussi, plusieurs fois, dans la cour du château de Sallenôve en Haute-Savoie (1534?) et à Montreux (fin XV^e siècle: voir fig. 414-416). L'anse de panier est surmontée d'une accolade au petit portail de La Sagne (1521-1526), alors qu'à l'ancien portail de l'abbaye de Montbenoît, elle apparaissait dans un arc brisé à voussures sculptées⁷⁶.

Pour terminer cette énumération rapide des principaux types de portails et d'arcades de nos régions, il vaut la peine de rappeler ici l'importance de celui de l'actuelle cathédrale de Chambéry, qui est le seul à composer avec la grande fenêtre supérieure et le décor du pignon qui l'accompagne la partie la plus remarquable de la façade, très originale en soi (voir encadré p. 660).

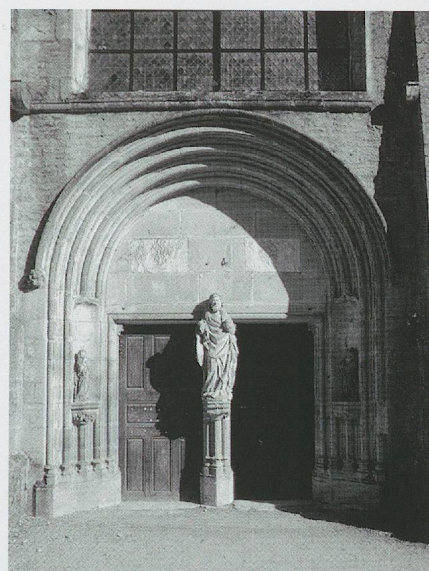


Fig. 1116 c. L'abbatiale de Baumes-les-Messieurs (Jura). Le portail en plein cintre et à trumeau, du 2^e quart du XV^e siècle (photo MG, vers 1980).



Fig. 1117. La cathédrale de Chambéry (ancienne église des Cordeliers). La partie centrale de la façade, avec le portail principal et la grande fenêtre, terminée vers 1506, en tout cas avant 1516: état avant la dernière restauration (photo MG, 1977).

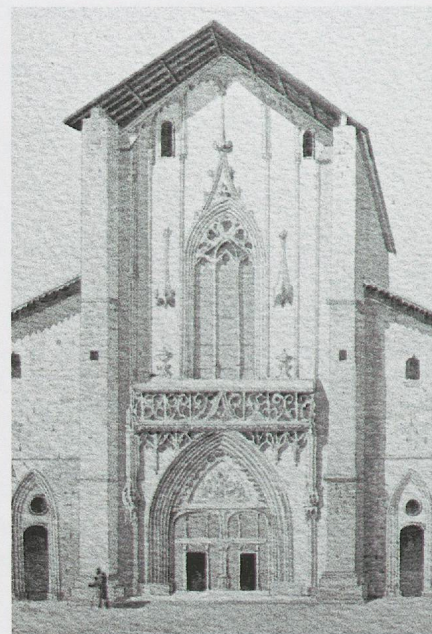


Fig. 1118. La cathédrale de Chambéry (ancienne église des Cordeliers). La partie centrale de la façade selon une sépia de 1810 (Comte Turpin de Crissé, *L'album de voyage de l'impératrice Joséphine en 1810 à travers la Suisse et la Savoie*, réédition Paris 1986).

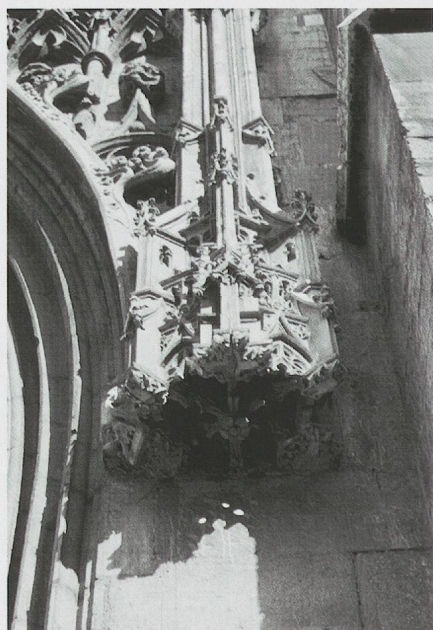


Fig. 1119. La cathédrale de Chambéry (ancienne église des Cordeliers). Détail du portail central: dais de statues? (photo MG, 1977). Et voir fig. 1131c.

La façade de la cathédrale de Chambéry et le maître d'œuvre Lambert Daudiner?

La plus monumentale des façades flamboyantes de l'ancien duché de Savoie, celle de l'actuelle cathédrale de Chambéry, mériterait une étude stylistique complète qui a été amorcée par Roland Sanfaçon⁷⁷ (fig. 1117). Reprenons ici ce sujet simplement par une étude historique. En 1509, deux maîtres viennent de Lyon pour visiter l'ouvrage de l'église de Brou à Bourg-en-Bresse et donner leur avis, Henri de Lyon, dont il a déjà été parlé, et «maître Lambert de Chambéry». Ce dernier est sans doute un grand maître encore inconnu⁷⁸. A notre avis, il est loisible de penser qu'il s'identifie à ce Lambert Daudiner (Daudemer), un étranger, alors «maître des ouvrages de maçonnerie du château du duc de Savoie» à Chambéry, qui comme «maçon et ouvrier en menuiserie sculpture» avait travaillé dès 1466–1467 à la Sainte-Chapelle du château ducal, avec Blaise Neyrand, de Saint-Pourçain en Auvergne (voir p. 55). En 1509, il y est question de Pierre Daudonérii, maçon, puis à nouveau de Lambert, de 1511 à 1513 et de 1515 à 1520; durant ces dernières années, il collabore avec Amédée *Rubeymontis*, qui lui succède apparemment et qui pourrait s'identifier quant à lui au maçon de Bourg-en-Bresse, Amé «de Rogemont», lequel, avec d'autres «lathomi», simples bourgeois de Bourg (Claude Chardon, Benoît Balichon, Cristin Jeunet), avait pris en charge la construction du couvent de Brou en 1505 et 1506⁷⁹. Les relations avec les milieux artistiques lyonnais expliquent sans doute en partie la finesse de la conception et des détails (fig. 1119 et voir fig. 1131 c).

C'est essentiellement par l'obituaire du couvent qu'on connaît un peu l'histoire de la construction de la façade de l'ancienne église des Cordeliers à Chambéry: commencée avant 1477, elle se termine vers 1506, en tout cas avant 1516, avec ses trois portails, celui du milieu, très monumental, étant exécuté aux frais de Jean Vulliod, trésorier ducal, et les vantaux de bois eux-mêmes sont posés avant 1522. Edifiée en pierre de Seyssel et en molasse, elle a été rénovée en 1896–1898 à l'identique «à l'exception des parties hautes», et restaurée en 2008–2009, pour retrouver son état ancien, connu par l'iconographie⁸⁰ (fig. 1118).

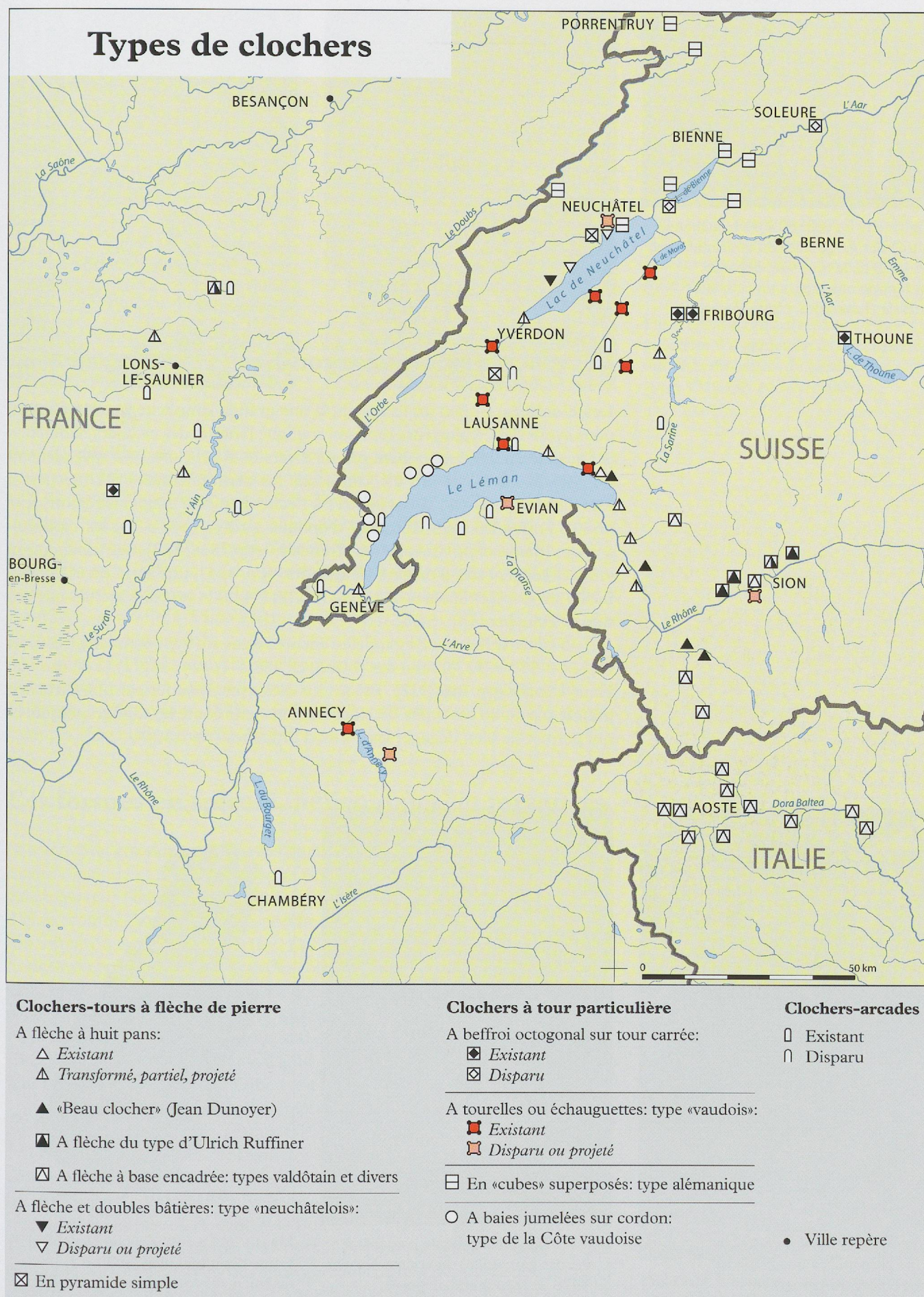


Fig. 1120. Carte des principaux types de clochers régionaux conservés ou connus, à la fin de l'époque gothique (dessin Marion Bert, Service cantonal d'Archéologie, Genève).



Fig. 1121. La collégiale de Neuchâtel. L'une des gargouilles du couronnement de 1428 de la tour sud, déposée, en femme nue tenant un écu: vue latérale (Latenium, photo Facacci).



Fig. 1122. L'église paroissiale de Bonvillars. La gargouille à tête de veau du clocher de pierre, du début du XV^e siècle (photo MG, 2009).

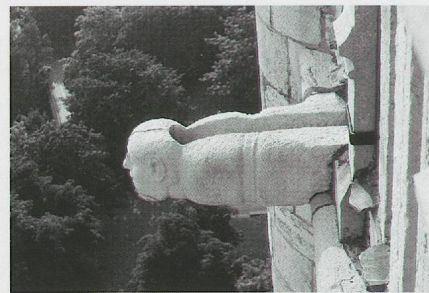


Fig. 1123. L'église de Vevey. La gargouille du couronnement du clocher (vers 1520), attribuable à Claude de Bolaz (photo MG, 1980). Voir aussi fig. 885 b.

Les clochers et les gargouilles

Les clochers. – Bien qu'ils restent d'une grande simplicité pour la plupart, nous avons déjà, à plusieurs reprises, souligné l'intérêt des clochers régionaux, et constaté qu'ils ne manquent pas de diversité. Rappelons tout spécialement les encadrés qui leur ont été consacrés: les couronnements des clochers à tourelles (pp. 510-511), les clochers à flèche de pierre dans nos régions (pp. 468-471), les clochers «romans» d'époque tardive (pp. 519), les clochers-arcades médiévaux: un apport «français» (pp. 526-527), les clochers en «cubes» superposés, d'origine alémanique (pp. 425), une série de clochers à flèche sur doubles bâtières de pierre (pp. 441-443) et les baies archaïsantes en tore des clochers (pp. 64-65).

Il nous suffira ici de rappeler encore le cas du type lombard très isolé (pp. 518-519 et 537), celui des «beaux clochers» (pp. 466-472) et de ceux du Haut-Léman (pp. 222-223). Et surtout d'essayer de situer par une carte une grande partie de ces types de clochers dans leur contexte topographique, ce qui permet de bien dégager les zones d'influence (fig. 1120).



Fig. 1124. L'église de Serrières. Une gargouille à quadrupède: vue en contre-plongée, lors de restaurations (photo OPMS).



Fig. 1125. La collégiale de Neuchâtel. L'une des gargouilles du couronnement de 1428 de la tour sud, déposée, avec femme nue tenant un écu à l'aigle: vue en contre-plongée (Latenium, photo Facacci).



Fig. 1126. La collégiale de Neuchâtel. L'une des gargouilles, en forme de chien, du couronnement de 1428 de la tour sud, déposée (Latenium, photo Facacci).

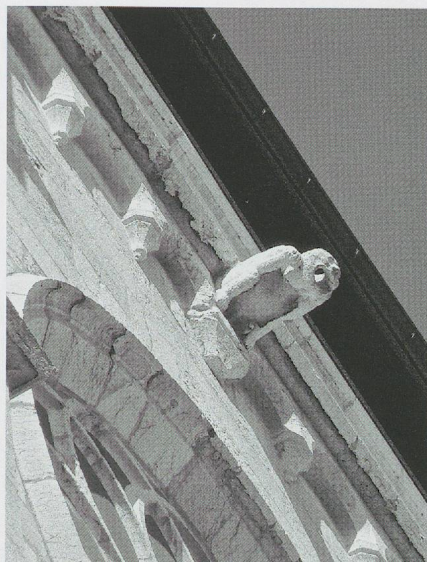
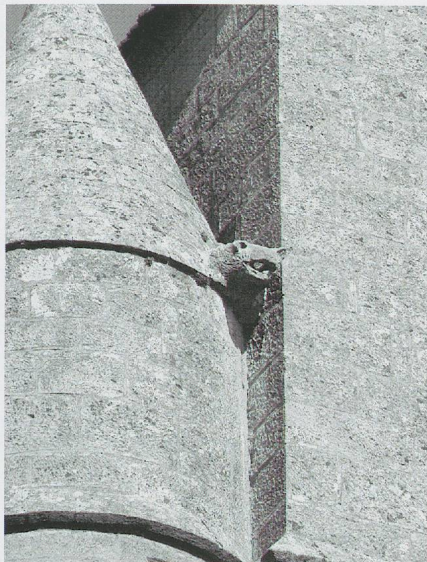


Fig. 1127. L'église de Saint-Blaise NE (1516). La gargouille ouest du cône coiffant l'escalier du clocher (photo MG, 2009).

Fig. 1128. La cathédrale Saint-Pierre à Genève. La gargouille de la coursière orientale du beffroi du clocher sud, après 1510 (photo MG, 2009).

Les gargouilles de clochers. – Les gargouilles, peu nombreuses ici et souvent grossièrement travaillées, sont liées soit au type de clochers à pignons et à flèche de pierre, comme celui de Bonvillars (fig. 1122), et de ceux qui devaient l'être, comme celui de Saint-Aubin et peut-être celui de Serrières (fig. 1124), soit aux couvertures d'escaliers comme à Saint-Blaise (fig. 1127), ou encore au type de tours à couronnement doté de coursières, mais elles sont posées dans ce cas non dans les angles mais au milieu des faces, comme à Estavayer, à Vevey, à Saint-Pierre de Genève (fig. 1128), au portail des Montfalcon à Lausanne⁸¹, sauf peut-être à la collégiale de Neuchâtel (fig. 1121 et 1125-1126). Souvent mal conservées ou même reconstituées, elles montreraient encore parfois la main d'un vrai sculpteur: maître Hans, de Fribourg, à Estavayer en 1525 (voir fig. 907), ou Claude de Bolaz à Vevey par exemple (fig. 1123 et voir fig. 885 b).

Les formes en spirale, hélicoïdales ou torsadées

Si le motif de colonnes, colonnettes ou tores en hélice ou en torsade n'offre en Suisse romande et en Savoie aucune version monumentale, à l'exception des colonnes qui flanquent le grand portail d'entrée intérieure à l'abbatiale d'Hautecombe dans la chapelle-porche de Claude d'Estavayer, vers 1518, et son avatar du croisillon nord⁸² (fig. 1129 et voir fig. 1007), on le trouve ou le trouvait exceptionnellement dans des colonnes supportant des voûtes d'ogives, dans une chapelle de l'abbatiale cistercienne de Montheron (voir fig. 956 et p. 561), dans l'ancienne chapelle du château de Planaz (vers 1520), en Genevois (voir fig. 233 sq.), dans la chapelle sud de l'église de Villars-les-Dombes et au chœur de l'église de Châtillon-la-Palud dans l'Ain, ainsi que, sous une forme plus complexe, à Mièges et à Orbe (voir pp. 345 sq.).

En revanche, il apparaît plus fréquemment dans les tabernacles muraux ou les piscines liturgiques (cathédrale de Lausanne, vers 1504; Pully, vers 1517; La Sagne, 1521/1526; Lignières NE⁸³; Samoëns, 1513, et Planaz, vers 1520: voir fig. 148-149). Ou même dans des bénitiers (Cluses, vers 1520: voir fig. 1135; La Chiésaz, 1523: voir fig. 1167); dans des bases et des socles d'arcades, de portes ou de fenêtres (Bonvillars, avant 1526; Saint-Aubin-en-Vully, 1516?); Bursins, chapelle 1518-1521? (voir fig. 340); Payerne⁸⁴, L'Isle (fig. 1131 b), Grancy); dans des encadrements de fenêtres ou de portes civiles aussi (Genève, Cully, Avenches, La Roche-sur-Foron, 1507; Neuchâtel, La Sagne, Romainmôtier, Le Bizot, 1527, etc.), même dans ceux qui sont ou paraissent en gypse (Veytaux, Gruyères, 1531, etc.), et dans les portails



Fig. 1129. L'abbatiale de Hautecombe (Savoie). La «Porte des Morts» (photo G. Bout, tirée de Dom Romain Clair, *Hautecombe*, sans date).

Fig. 1130. La chartreuse de Mélan (Taninge), en Faucigny. La porte de la chapelle sud aux armes de Savoie (photo MG, 1970).



Fig. 1131. L'abbatiale de Hautecombe. Détail du portail extérieur de la chapelle de Claude d'Estavayer, vers 1518 (photo MG, 1979) Voir aussi fig. 1006.

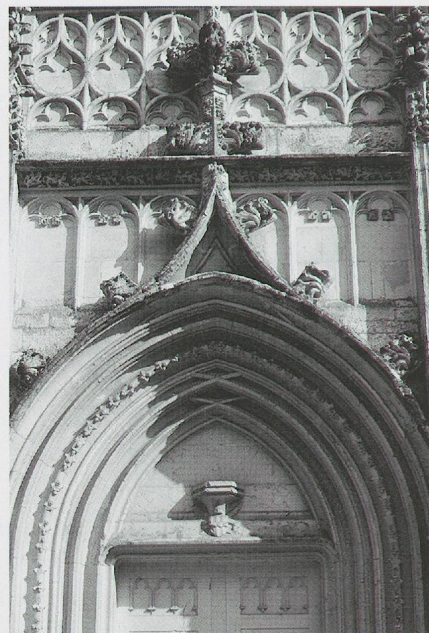


Fig. 1131 b. L'église paroissiale de L'Isle VD. Une base du portail flamboyant (photo MG, 1969).

d'églises, comme ceux des Montfalcon à Lausanne (dès 1515), de la grande chapelle de Claude d'Estavayer à Hautecombe (vers 1518), déjà citée (voir fig. 1007), dans les portes des églises de Mieussy (1535) (voir fig. p. 111 et 1104) et de Mélan (chapelle sud)⁸⁵ (fig. 1130). Il n'est pas rare dans le mobilier gothique flamboyant régional, comme dans les sièges de Grandson et de Romont (1515), ou déjà dans les stalles de Lausanne (1504/1509), d'Estavayer (1524), de Bourg-en-Bresse, et même, en pierre, aux sièges des célébrants de Bienne (2^e moitié du XV^e siècle) et à la chaire de Romont (1520) (voir fig. 881).

Il est difficile de penser que la paternité de ce motif, finalement plus présent ici qu'on pourrait le penser d'abord, relève de la Franche-Comté, où il est également rare⁸⁶. Mais l'exemple datable le plus ancien aux marges de nos régions, à la chapelle de Bourbon (dès 1486) de la cathédrale de Lyon, est-il vraiment plus significatif?

Il faut mettre à part l'unique cas régional de décor de festons ajourés en arcatures trilobées au portail de la cathédrale de Chambéry (terminée vers 1506, en tout cas avant 1516: figure 1131 c).



Fig. 1131 c. La cathédrale de Chambéry (ancienne église des Cordeliers). Détail du grand portail de la façade, terminée vers 1506, en tout cas avant 1516 (photo MG, 1977). Voir aussi fig. 1119.

De toute façon les nombreux exemples datés montrent bien le caractère tardif – seulement au XVI^e siècle – du recours à cet élément prébaroque. On remarquera son absence presque complète dans l'architecture gothique de la ville de Genève (rue des Granges, n° 10), dont peu d'éléments décoratifs marquants subsistent, mais que n'ignoraient certainement pas les maçons-architectes qui en sont issus et qui ont exercé leur activité dans nos régions (Contoz, etc.).

Bien qu'elles apparaissent aux coussinets et au meneau médian de la grande baie du portail des Monfalcon mais surtout en abondance, en bois, dans les stalles de la chapelle Saint-Maurice d'Aymon de Montfalcon, de 1509, à Lausanne et les sièges des célébrants de 1515 à Notre-Dame de Romont, qui en dérivent nettement, on ne rencontre que peu de cas de *branches écotées* en pierre ou en stuc; en Suisse romande: pierre tombale à Valangin NE, clefs de voûte à Saint-Aubin FR (1519), maison de Chalamala, Gruyères FR (1531), culots à Saint-Martin de Vevey (voir fig. 1179-1180) et quelques-unes dans l'ancienne Savoie, comme à l'ancien portail de la chapelle d'Estavayer à Hautecombe (vers 1518: fig. 1131), etc.⁸⁷.

Les décors à fenestragés aveugles

À la fin du Moyen Âge, en architecture, les **fenestragés ajourés** sont réservés aux remplacements des fenêtres moyennes ou grandes, rarement petites (oculi), à certains tympans de portes (Lausanne, Saint-Saphorin, Lignerolle), et aux rares garde-corps (clochers, chevets, tribunes, etc.). Il en a été déjà abondamment question.

Les **fenestragés aveugles**, eux, sont d'un usage répandu. Ils touchent certains éléments de l'architecture, rarement les arcades (Pont-de-Vaux), les chapiteaux (Grand-Saconnex), plus souvent les bases des supports (Les Ollières, Dingy-Saint-Clair, Saint-Jean-de-la-Porte, en Savoie: fig. 1132: détail), parfois les tympans de portes (Montbenoit: fig. 1133; Hautecombe: fig. 1131a), et surtout les tabernacles ou lavabos liturgiques (Pully, Ripaille (voir fig. 1162), Samoëns (voir fig. 1149), La Sagne (voir fig. 1146), Gléresse, Saint-Aubin-en-Vully, Meyriez: voir fig. 1150), les bénitiers (Cluses: voir fig. 1135), les cheminées ouvertes (Lausanne, Glérolles (voir fig. 973-975), Colombier-sur-Morge: fig. 1134), etc.

S'ils apparaissent rarement dans le mobilier non mural en pierre ou en stuc, souvent modernisé, ils s'avèrent quasiment la règle dans les nombreuses *stalles en bois*, où ils sont parfois ajourés, et dans les rares chaires de pierre (Romont, 1520: voir fig. 881) ou de bois (La Neuveville, 1536: voir fig. 1170).



Fig. 1132. L'église paroissiale de Saint-Jean-de-la-Porte (Savoie). Détail du portail aux armes des prieurs de Grolée provenant de l'église conventuelle de Saint-Philippe-de-la-Porte (photo MG, 1972). Voir fig. 1108.



Fig. 1133. L'abbaye de Montbenoit. L'une des portes donnant sur le cloître (photo MG, 1981).



Fig. 1134. Le château de Colombier-sur-Morges. La hotte de la grande cheminée du 1^{er} étage. Début du XVI^e siècle (photo MG, 1972).



Fig. 1135. L'ancienne église des Cordeliers de Cluses. Le bénitier monumental, vers 1510-1520 (?) (carte postale: photographie anonyme).

Le mobilier liturgique et ecclésiastique

Ce qu'on appelle paradoxalement le mobilier d'église peut être lié au gros œuvre de la maçonnerie, au même titre que les portes et les fenêtres et faire partie de l'immobilier. Pour cela il faut également qu'il soit en pierre et non déplaçable: ce qui est le cas des tabernacles muraux, des lavabos liturgiques, de certains bénitiers incorporés aux murs, plus rarement des fonts baptismaux, mais non des autels et des chaires, à en croire les rares exemples connus. Pour la plupart, faits pour contenir de l'eau, ils sont nécessairement taillés en pierre dure; seules les chaires sont souvent en bois.

Tabernacles et lavabos liturgiques

L'élément le plus soigné des églises est bien sûr le tabernacle, qui abrite l'eucharistie – le Corpus Christi – qui reste et restera le centre du culte catholique. Objet de tous les soins des visiteurs pastoraux, il doit constituer à la fin du Moyen âge un abri sûr par sa fermeture, décoré de façon à être identifié très facilement et placé de manière à être vu de tous. On finira par l'appeler simplement «armoire» ou plus rarement «répositoire», ou même «fenêtre» dans le cas des tabernacles muraux... Comme élément de mobilier «permanent», ce sujet mérite une notice circonstanciée⁸⁸.

Les dispositions anciennes ne suffisent donc plus. Si les «vases» suspendus sur l'autel sont encore attestés dans le diocèse de Grenoble – le seul à avoir conservé des visites pastorales du XIV^e siècle – on y demande parfois déjà des armoires murales⁸⁹. En revanche, dans nos grands diocèses «romands», on constate longtemps encore la présence de l'eucharistie dans de simples coffrets fermés, dits parfois «custodes» intérieures – celles utilisées à l'extérieur n'étant destinées qu'à porter l'eucharistie aux malades – le plus souvent dans le diocèse de Genève simplement posés sur l'autel⁹⁰ ou dans un «endroit honorifique pour garder l'eucharistie»⁹¹.

Dans le diocèse de Lausanne, la diversité semble plus grande, puisque l'eucharistie se trouve dans des récipients encore en bois souvent, qui sont à remplacer par d'autres en métal parfois en forme de «custode»⁹², et, en plus, à conserver dans une «caisse» ou une armoire fermant à clef – parfois ils le sont déjà⁹³. Cette «châsse» est d'abord à installer sur la table d'autel, dans une place décente ou, plus exactement, bien en vue des paroissiens, avant de devenir une véritable armoire en bois⁹⁴.

Les tabernacles d'autel. – En 1443, dans le diocèse de Genève, on constate parfois la présence de tabernacles d'autel, le plus souvent en bois, ou bien on en demande l'exécution⁹⁵. On ajoute rarement qu'une croix doit le surmonter⁹⁶, comme on en voit encore, hors de ce diocèse, à Curtilles, Bretonnières VD et Cressier NE (voir fig. 1157). Parfois on donne plus de précisions: l'armoire en forme de clocher reposera sur un emmarchement⁹⁷. Par la suite on laisse encore parfois le choix entre un tabernacle d'autel et un tabernacle mural⁹⁸. Notons que dans le diocèse de Grenoble, voisin puisqu'il englobe le décanat de Savoie (la Savoie propre), des tabernacles de bois sont toujours demandés en 1506–1508⁹⁹.

Un seul *tabernacle en bois*, nettement flamboyant et en forme de clocher, très ouvragé, se rencontre à l'église de Cheney (canton de Saint-Julien-en-



Fig. 1136. L'église des Verrières. Le lavabo liturgique, vers 1516 (photo Fernand Perret, *MAH, Neuchâtel*, III, 1968).

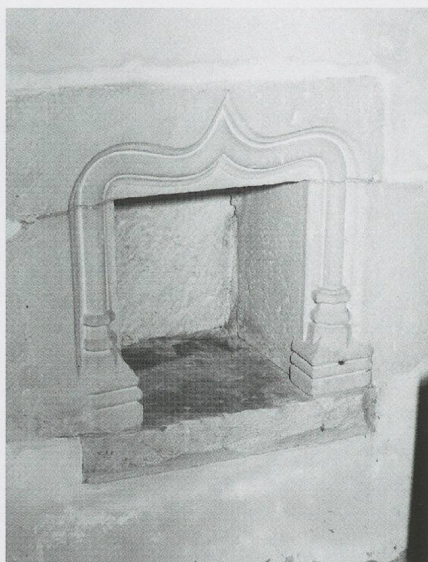


Fig. 1137. L'église de La Sagne NE. Le lavabo liturgique, XVI^e siècle (photo OPMS, Neuchâtel, 2011).

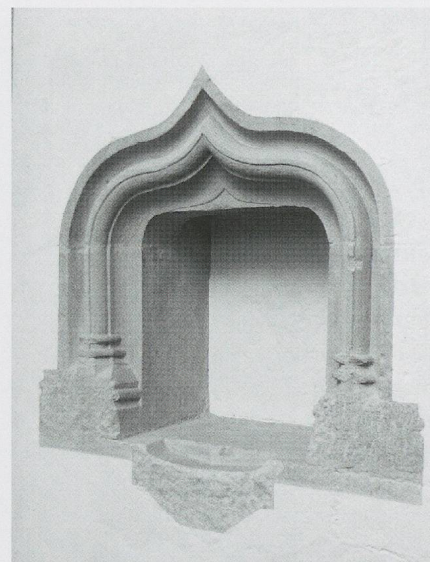


Fig. 1137 b. La collégiale de Valangin. Le lavabo liturgique, vers 1500 (photo MG, 2010).

Genevois), dans l'ancien diocèse de Genève, mais sa monumentalité et sa richesse «architecturale» font penser qu'il provient de l'ancienne chartreuse de Pomier, dans la même région¹⁰⁰.

Les tabernacles muraux. – La plus ancienne mention connue de tabernacle mural dans la région date de 1406, semble-t-il: il apparaîtrait dans un testament de Payerne en faveur de l'église paroissiale¹⁰¹; dix ans plus tard, on exige d'en installer un dans le mur nord pour la partie paroissiale de l'église priorale de Lutry¹⁰².

En 1443, on demande de faire une *condecenstem fenestram ad tenendum corpus christi* – une «fenêtre» convenable pour abriter l'eucharistie – mais d'autres existent déjà alors¹⁰³: il faut entendre ici *fenestra* dans le sens de cavité

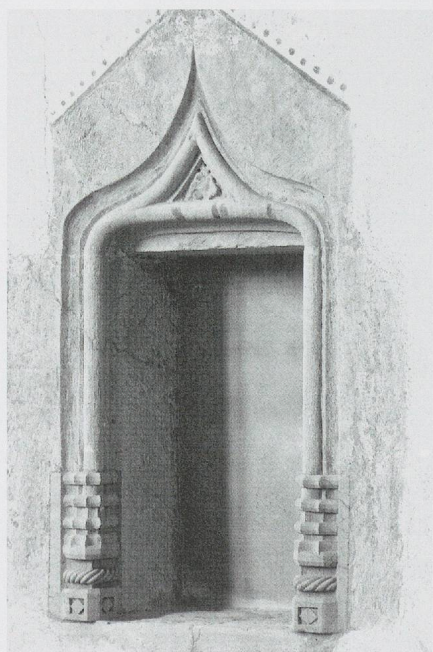


Fig. 1138. L'église de Fontaines NE. Le lavabo liturgique, début du XVI^e siècle (photo MG, 2010).



Fig. 1139. L'église de Corsier VD. Le lavabo liturgique, XV^e siècle (photo Claude Bornand, 2015).

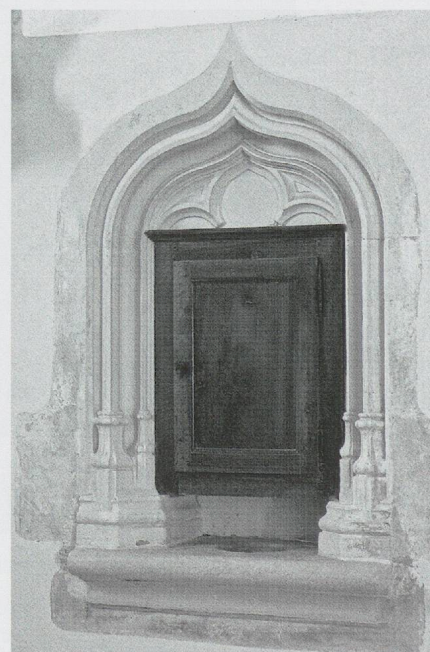


Fig. 1140. L'église de Corbonod (Ain). Le lavabo liturgique, fin du XV^e siècle (photo MG, 2012).

bien taillée, de niche architecturale¹⁰⁴. En 1453, on note aussi déjà la présence de quelques tabernacles muraux, appelés alors *ciborium sive almaliohum* et certains sont en cours de finition ou d'ornementation¹⁰⁵; d'autres sont encore à exécuter et à situer dans une position particulière, au nord de l'autel, du côté de l'Evangile, qui restera traditionnelle pour le tabernacle, donc en pendant du lavabo liturgique¹⁰⁶; devant rester très visibles, ils seront parfois haut placés¹⁰⁷, d'où la présence de marches pour les atteindre, mais ces dernières sont très rarement conservées (Carignan FR, Le Châble VS). En 1443-1445, pour le diocèse de Genève, l'évêque visiteur prend la peine de revenir en détail sur les exigences exprimées souvent de manière sommaire lors des visites mêmes et qui ont une valeur générale, en n'excluant pas l'existence de tabernacles d'autel en pierre ou en bois¹⁰⁸.

L'encadrement sculpté des tabernacles et des lavabos liturgiques. –

Il faut reprendre maintenant la question du décor sculpté de ces niches, au sujet duquel on demandait pour le tabernacle de la paroissiale de Môtiers-Travers NE en 1485 que «le repositoire [fût] de bonne et auctentique molure et commen en ouvrage d'esglise appartient» (voir Documents n° 5). Tout comme pour le lavabo, il peut s'agir d'une simple niche rectangulaire, parfois avec coussinets, et ornée d'une accolade à chanfrein, unique ou double, ou même torique, et tardivement à angles recoupés, décor qu'on trouve également dans les portes et les fenêtres (Les Verrières: fig. 1136), comme celle qui avait apparemment servi de tabernacle ou de lavabo à Gressy VD¹⁰⁹. Tardivement en simple anse de panier, plus ou moins aplati (Coppet, Commugny: voir fig. 326), cet encadrement peut consister aussi en un chambranle plus souplement mouluré, le plus souvent en accolade ou en arc infléchi (Valangin, La Sagne, Fontaines: fig. 1137 à 1138; Concise: voir fig. 735) ou à linteau orné d'un trilobe (Corsier: fig. 1139), ou les deux (Corbonod: fig. 1140) ou en arc brisé avec trilobe (Cressier: voir fig. 1157), ou avec médaillon, lui-même contenant parfois un trilobe fermé (maladière de Vège: fig. 1141), ou encore en accolade profilée garnie de crochets (Bavois: voir fig. 555), et complétée par une foison d'autres ornements (Orbe: voir fig. 534).

Les plus riches de ces encadrements de tabernacles sont souvent «en portail» ou «en édicule» avec pinacles: à Moudon (fig. 1142), Saint-Aubin-en-



Fig. 1141. La maladière de Vège à la Madeleine (Cornier), en Faucigny. Le tabernacle mural du chœur, lors des travaux (photo MG, vers 1970).

Comme l'encadrement des tabernacles muraux et celui des lavabos liturgiques offrent en partie le même genre de décor, leur présentation générale sera faite ensemble.

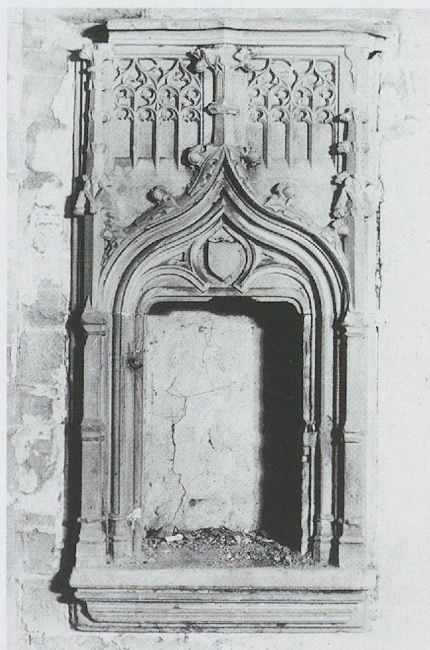


Fig. 1142. Saint-Etienne de Moudon. Le tabernacle mural, début du XVI^e siècle (photo Claude Bornand).

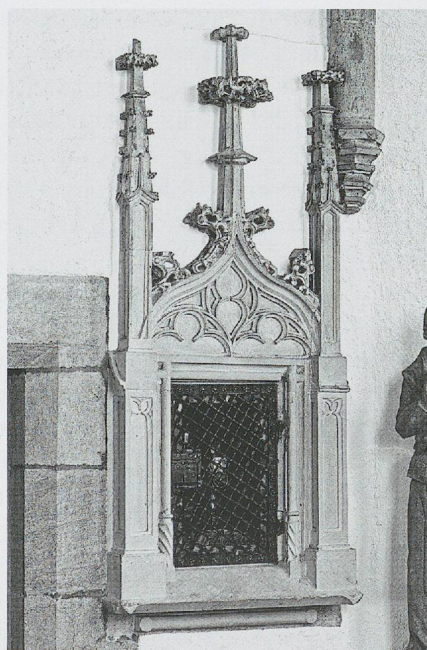


Fig. 1143. L'église de Saint-Aubin-en-Vully. Le tabernacle mural, vers 1516 (photo Yves Eigenmann, SBC/FR, 2015).

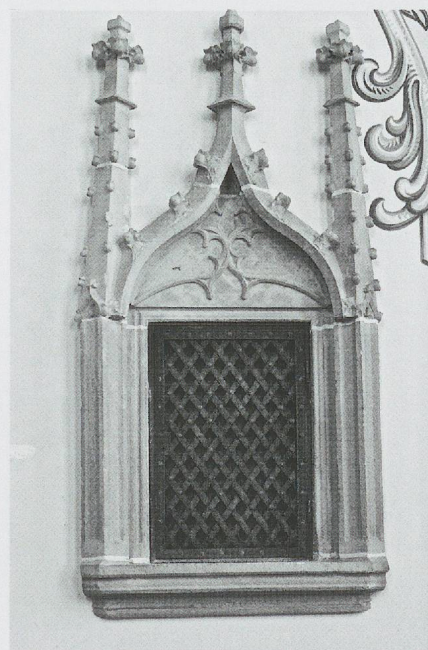


Fig. 1144. L'église de Gléresse/Ligerz BE. Le tabernacle mural, XV^e/XVI^e siècle (photo MG, 2011).

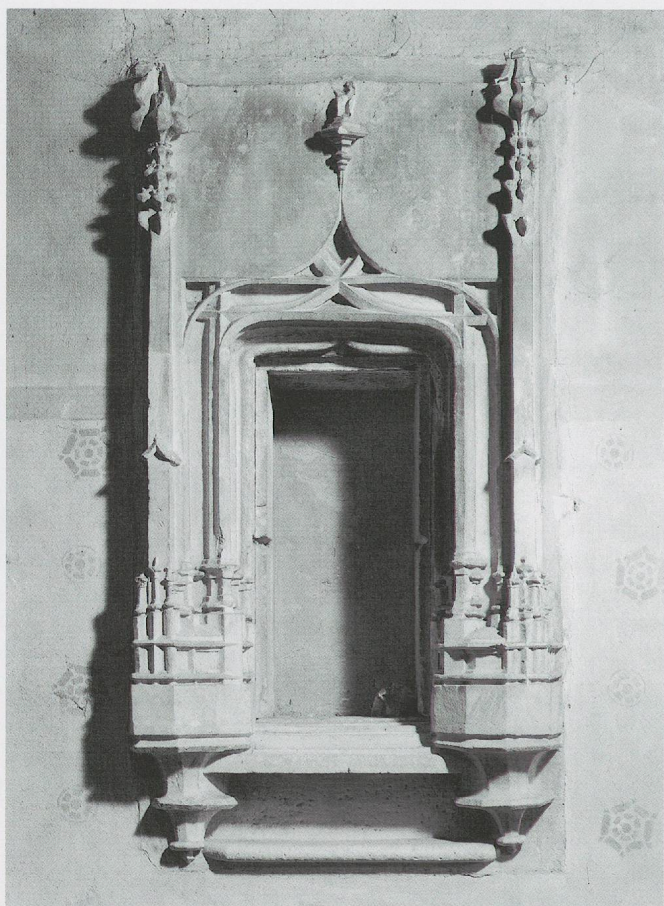


Fig. 1145. L'église d'Orny. Le tabernacle mural, 1^{er} tiers du XVI^e siècle: déplacé (photo Claude Bornand, 2011). Voir détail: fig. 754.



Fig. 1146. L'église de La Sagne. Le tabernacle mural, vers 1522 (photo MG, 2010).

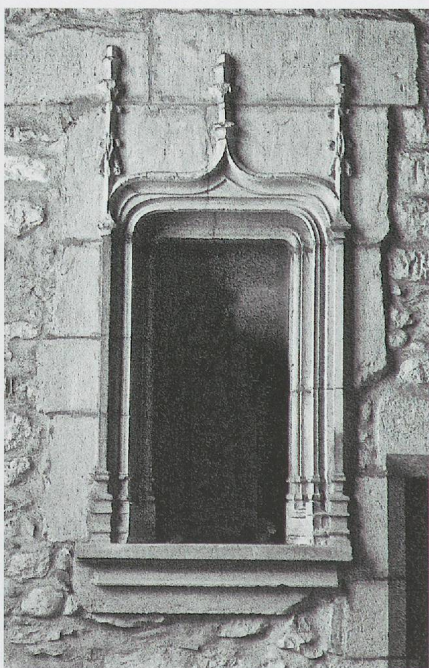


Fig. 1147. L'église de La Roche-sur-Foron. La chapelle des Fabri: le lavabo liturgique, 1516/1520 (photo MG, 2010).

Vully FR (vers 1516: fig. 1143), Gléresse BE (fig. 1144), Orny VD (fig. 1145), Cernier NE, en 1515 (voir fig. 658), à Ripaille, 1497 (voir fig. 1162); ils se développent parfois en hauteur, comme à Estavayer, vers 1500 (voir fig. 498). Ils se chargent souvent de fenestragés aveugles, mais exceptionnellement jusqu'à former avec ce motif seul une sorte de fenêtre en partie aveugle, comme à La Sagne, vers 1522 (fig. 1146). Ce décor en portail est donc adopté aussi pour les piscines liturgiques dans le Pays de Vaud, à Pully VD, 1517 (voir vignette, p. 209), et en Haute-Savoie, à La Roche-sur-Foron, entre 1516 et 1520 (fig. 1147) et au Reposoir (chapelle du château de Planaz, vers 1520: fig. 1148), et à Samoëns, en 1513 (fig. 1149), ou parfois pour des niches-retables ou des enfeux de tombeau comme à Coppet (voir fig. 317) et à Concise VD (voir fig. 735), ou encore pour des niches honorifiques dans l'architecture civile (Saint-Jean d'Erlach BE, Cormondrèche NE (voir fig. 728-729), etc. Exceptionnels sont les piscines et les tabernacles à pinacles sans pilastres ou piédroits (Pully VD, vers 1517: voir p. 209). Et très rares ceux à tympan portant des figures ou à linteau à emblème lisible (voir pp. 673-674), de même que ceux qui ne portent qu'un linteau à sculpture figurative sans vrai décor, comme un ange à phylactère à Oulens VD, vers 1529 (voir fig. 553). D'autres montrent des conceptions soit plus complexes (Curtilles: fig. 1151), soit d'inspiration germanique avec un double fenestrage aveugle (Meyriez FR, 1529: fig. 1150), soit d'apparence tout à fait originale à Saint-Blaise NE (fig. 1153) et à Arenthon HS, où le tabernacle fait la paire avec son pendant, le lavabo liturgique (fig. 1152 et voir fig. 187).

Seules les zones restées catholiques ont conservé, d'ailleurs rarement, des tabernacles muraux vraiment monumentaux: à côté de celui de Saint-Laurent à Estavayer, endommagé (voir fig. 498), qui relève du diocèse de Lausanne, un autre se voit dans celui de Genève, à Sallanches en Faucigny (fig. 1154). Il présente une structure assez lourde, haute de 5,40 m¹¹⁰ et

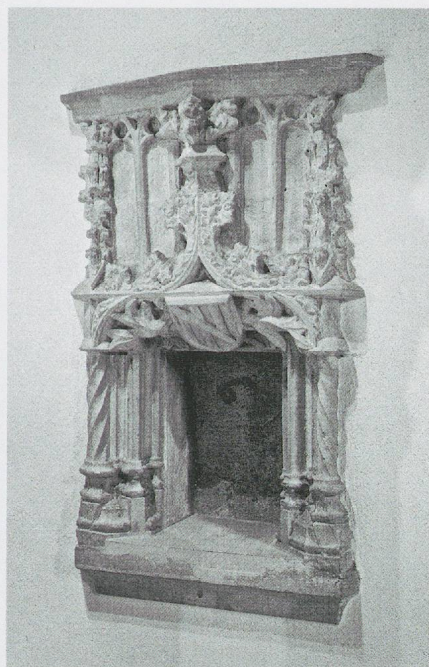


Fig. 1148. L'église de la chartreuse du Reposoir. La chapelle du château de Planaz, vers 1520, déplacée. Le lavabo liturgique (photo MG, 2014).

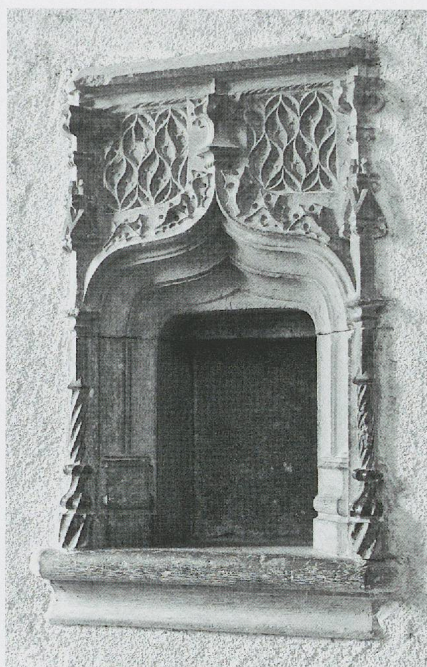


Fig. 1149. L'église de Samoëns. Le lavabo liturgique de la chapelle Dénarié, 1513. (photo MG, 2010).

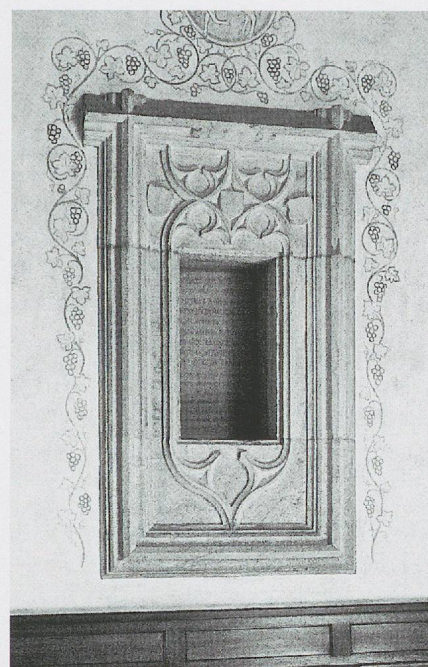


Fig. 1150. L'église de Meyriez FR. Le tabernacle mural, portant la date de 1529 (photo MG, 2011). Voir fig. 910.

constituée essentiellement de deux sortes de tabernacles superposés, en accolade, le second en saillie, culminant en un toit en flèche avec fronton, le tout à décor sculpté très chargé (fenestrages aveugles, fleurons, crochets végétaux, torsades...), avec les figures de la Vierge à l'Enfant, de saint Jacques, de saint Michel terrassant le démon, de deux anges scutifères, etc. Mais il n'est de loin pas aussi colossal que ceux des cathédrales de Saint-Jean-de-Maurienne (plus de huit m de haut¹¹¹), et de Grenoble.

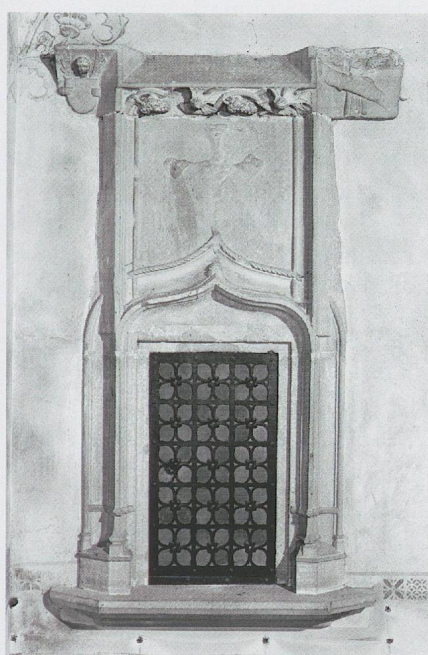


Fig. 1151. L'église de Curtilles. Le tabernacle mural, attribuable à Mermet Ferrand? (photo Fibbi-Aeppli).

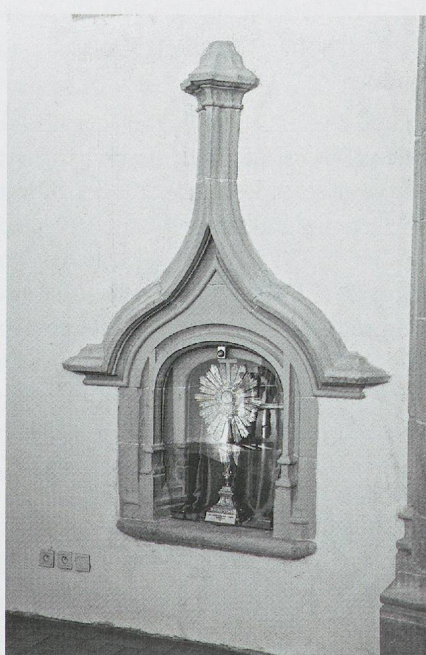


Fig. 1152. L'église d'Arenthon, en Faucigny. Le lavabo liturgique, vers 1517 (photo MG, 2013). Voir fig. 187 aussi.

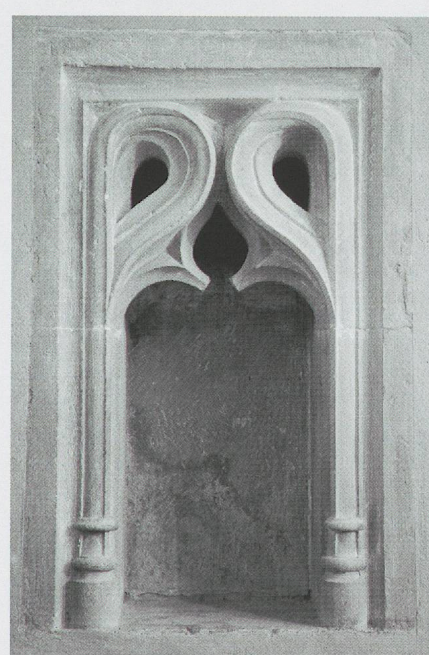


Fig. 1153. L'église de Saint-Blaise NE. Le lavabo liturgique, début du XVI^e siècle (photo Patrick Jaggi, OPMS NE, 2014).

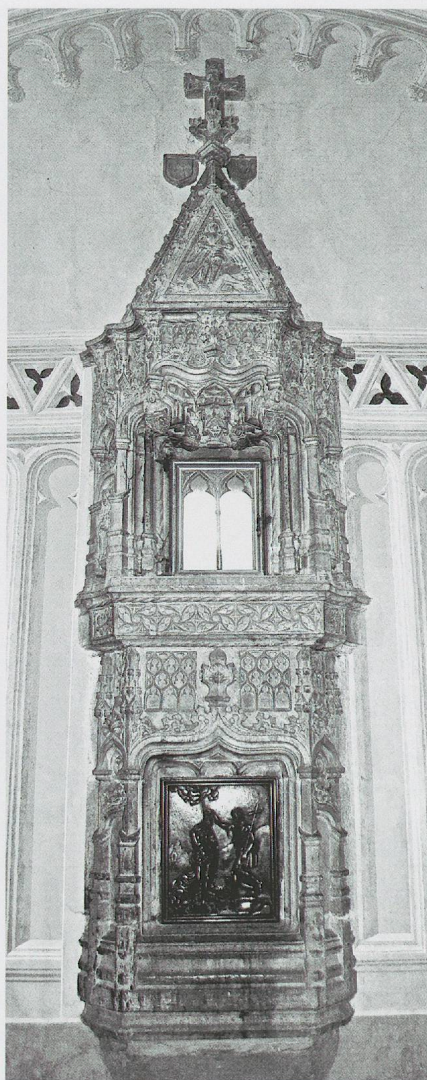


Fig. 1154. La collégiale de Sallanches, en Faucigny. Le tabernacle mural, 1^{er} quart du XVI^e siècle, avec son ouverture extérieure (photo Dorian Antoine, 2015).

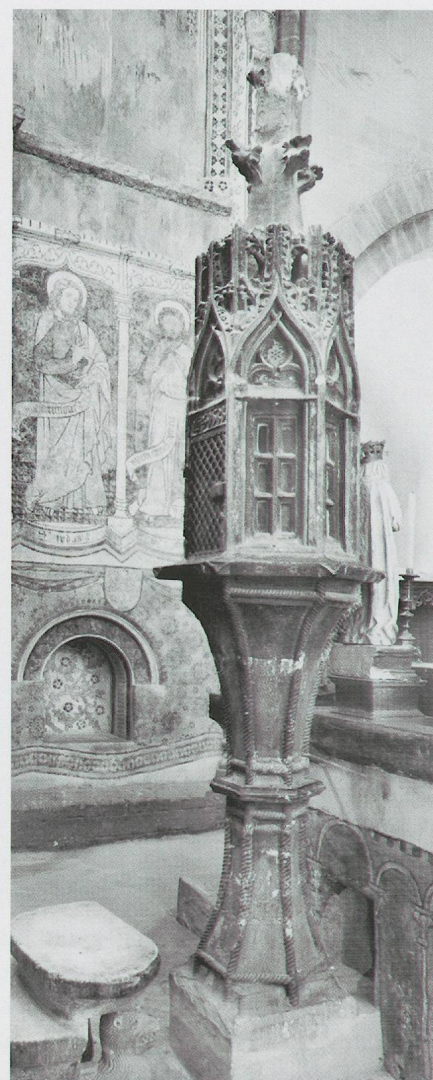


Fig. 1155. Notre-Dame de Valère, à Sion. Le tabernacle en forme de tourelle, 1533 (photo R. Schmid, Sion).

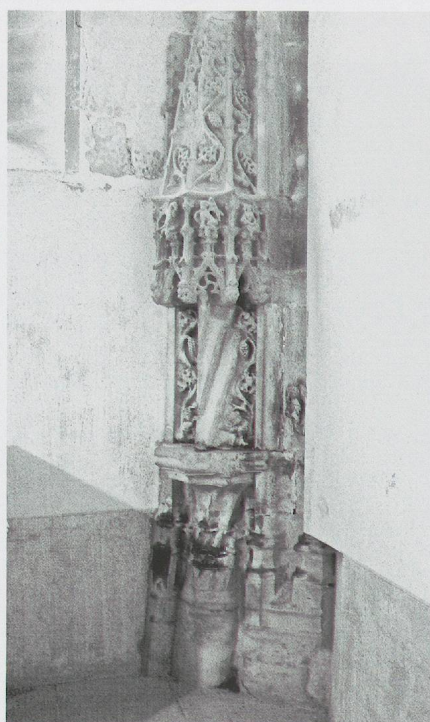


Fig. 1156. La priorale de Mièges. La chapelle des Chalon: le lavabo liturgique en tourelle, début du XVI^e siècle (photo MG, 2010).

Les tabernacles de pierre en forme de tourelle. – Les visites pastorales ne paraissent pas parler de ces tabernacles en forme de tourelle. Il en est un bon exemple à Notre-Dame de Valère à Sion, isolé et exhaussé, bien daté de 1533 (fig. 1155), et comme des embryons dans les régions avoisinantes: appuyés à l'angle du mur, à Villars-les-Dombes, dans l'Ain, et, en Franche-Comté, à Mièges, dans ce cas en fait un lavabo liturgique (fig. 1156). Il est possible que le Chapitre de Saint-Pierre de Genève ait repris ce type en 1528 pour son propre tabernacle, puisque son registre parle alors d'une «tourelle» installée «près et à côté de l'autel majeur» et construite pour le prix assez fort de 400 florins¹¹².

La fermeture des tabernacles – Obligatoirement clos, ces tabernacles offrent également de l'intérêt par leurs rares fermetures bien conservées: elles présentent des vantaux de ferronnerie en grille comme à Romont FR¹¹³ et en tôle comme à Cressier NE (fig. 1157), et encore plus exceptionnellement de belle menuiserie, dont un bon exemple est à Vufflens-la-Ville VD, sommé d'un fenestrage très flamboyant et percé d'une étoile de David pour appliquer le principe d'évaporation rappelé dans quelques visites pastorales¹¹⁴ (fig. 1158).



Fig. 1157. L'ancienne église de Cressier NE. Le tabernacle mural, avec sa porte ferrée du XVI^e siècle (photo OPMS).

Fig. 1158. L'église de Vuflens-la-Ville. Le tabernacle mural avec son vantail en menuiserie à décor flamboyant, avec son jour d'aération et ses monogrammes peints «ihs» et «ma» (photo MG, 1970).

L'iconographie des tabernacles. – On exige en tout cas d'apposer au tabernacle mural une peinture qui serve de «signe pour faire connaître à tous qu'ici est présent ce qui doit être vénéré par tous»¹¹⁵, envisagé d'abord simplement comme une «peinture du calice et de l'hostie» soit sur toile soit sur bois, finalement avec un «crucifix»¹¹⁶. Cette exigence a encore cours dans le diocèse de Genève en 1470-1471 et 1480-1481 mais il doit s'agir alors d'un «Christ crucifié», variante du Christ de Pitié¹¹⁷, qui ne se rencontre pourtant, sur des tabernacles muraux, que dans le diocèse de Lausanne, aussi bien dans sa partie francophone, à Penthelaz VD, que dans sa partie alémanique à Kerzers FR, ce dernier cas très proche de nos régions¹¹⁸.

Les comptes de 1471 des confréries de Nyon précisent la disposition de cette peinture, dans ce cas sur toile, pour laquelle le serrurier doit faire une verge de fer à placer en travers de la porte de l'armoire et portant sur deux petits «gonds» de fer pour tenir la toile montrant la figure de Jésus-Christ, comme ordonné déjà auparavant par le visiteur¹¹⁹.

Cette iconographie s'est donc développée essentiellement en peinture et offre des différences selon les diocèses, comme on le voit en ce qui concerne les deux grands diocèses romands déjà étudiés, pour celui de Genève, où l'on exige la représentation de *l'Eucharistie* ou du *Christ*, sans doute le *Christ de*

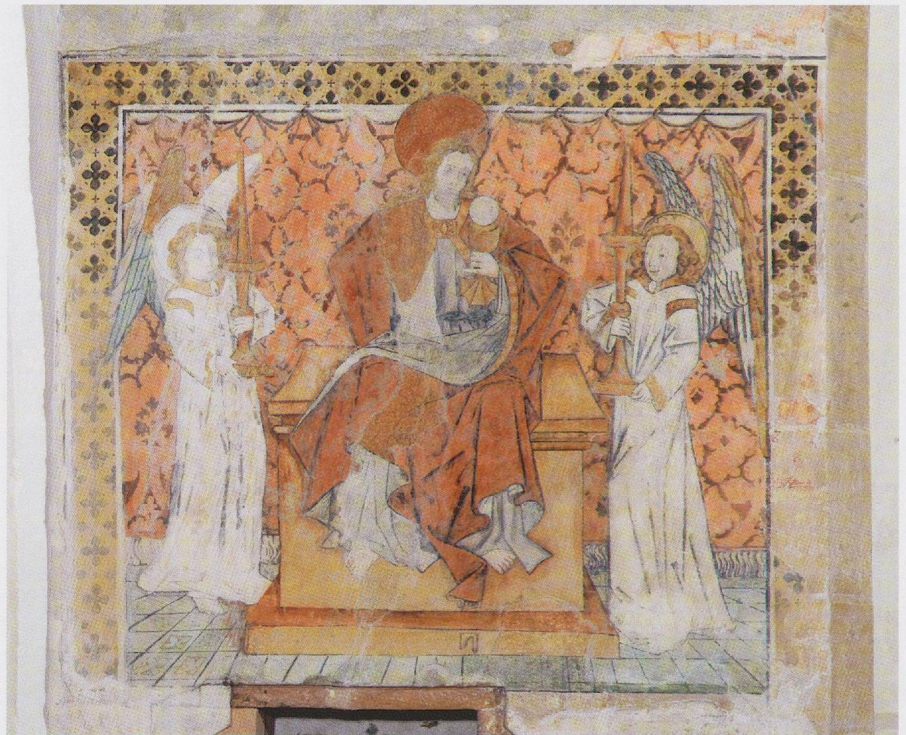


Fig. 1159. L'église du Châble. Le tabernacle mural de la seconde étape du chœur à «ihs» simple, 1^{er} tiers du XVI^e siècle (photo MG, 2011).



Fig. 1160. L'église d'Ollon. Le tabernacle mural, avec son accolade torique couvrant le monogramme «ihs» flanqué de deux croix de Saint-Maurice (photo MG, 1967).

Fig. 1161. L'église bénédictine de Grandson. Le tabernacle mural de la chapelle paroissiale, dominé par le Christ-Eucharistie, peint par Pierre Chapuiset, d'Yverdon, en 1470, selon la demande de la visite pastorale de 1453: état après restauration (photo Fibbi-Aeppli).



Pitié, et pour celui de Lausanne, le *Christ-Eucharistie*, qui fond les deux en une seule scène plus abstraite¹²⁰. Cette dernière peinture peut remplacer parfois tout décor architectural, comme le montre l'excellent exemple de l'église de Grandson, qui correspond mot pour mot, rappelons-le, à la description de la scène demandée dans la visite pastorale de 1453¹²¹, soit une peinture du Christ tenant le calice avec une hostie au-dessus et bénissant, accompagné, à droite et à gauche, de deux anges portant avec tout le respect dû deux cierges allumés (fig. 1161).

La peinture peut suppléer aussi en partie au décor architectural, comme anciennement à Bretonnières VD, où subsiste, sous le tabernacle, un pied peint qui correspondait, avant destruction, à une grande custode incorporant ce tabernacle¹²². A Genève, les restes de la peinture de celui de Saint-Gervais montrent l'exposition par des anges de l'hostie, sans doute au monogramme «ihs» flammé¹²³. A Montet-Cudrefin, si ce «ihs» colossal est taillé en relief dans un encadrement orné, l'adoration des anges se déroule en peinture sur le mur même¹²⁴ (voir fig. 430). Il ne reste actuellement en relief que le monogramme «ihs» à Ollon VD (fig. 1160), et deux au Châble VS, dont un flammé (fig. 1159 et voir fig. 835). Il est plus étonnant de rencontrer le groupe «ihs ma», comme à Ocourt JU (1481)¹²⁵ et, sous une autre forme, à Vufflens-la-Ville (voir fig. 1158). A Allaman et à Oulens (voir fig. 553) ne subsiste qu'un phylactère, effacé actuellement, dont le texte devait rappeler explicitement la présence eucharistique, ce qui est le cas à la chapelle d'Aymon de Montfalcon à Ripaille (Haute-Savoie), où une inscription précise le contenu du tabernacle (fig. 1162): «ecce panis angelorum» («Voici le pain des anges»)¹²⁶. Dans le reste du diocèse de Lausanne, la représentation corporelle n'apparaît qu'exceptionnellement en sculpture, à Neueneegg BE, très proche de nos régions, sous la forme d'une tête de Christ accompagné par deux anges à phylactère¹²⁷ (fig. 1162b). Il suffit parfois d'une croix tréflée ou fleuronée, à Andilly HS et à Curtilles VD (voir fig. 1151).

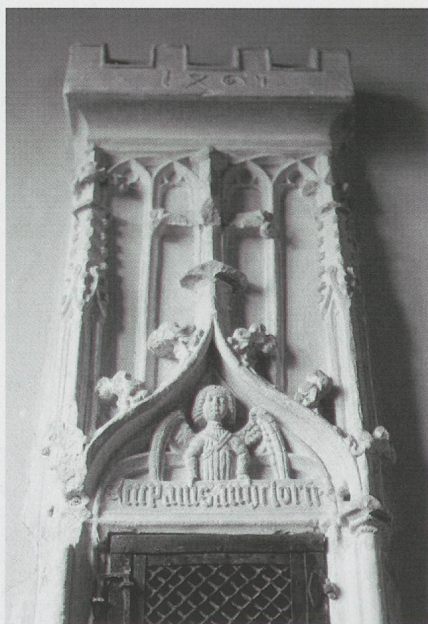


Fig. 1162. Le château de Ripaille, en Chablais. Le tabernacle mural de la chapelle d'Aymon de Montfalcon, prieur et évêque de Lausanne, daté 1497, et montrant l'inscription: «ecce panis angelorum» tenue par un ange (photo MG, 1983).

Pour terminer cette notice, ajoutons qu'on connaît deux des peintres de ces tabernacles – ce qui constitue une exception – qui sont, dans ce cas, de bons artisans: Robin Courtois, de Lausanne, en 1460 pour Aubonne¹²⁸ et Pierre Chapuiset, d'Yverdon, pour Grandson en 1470¹²⁹ (voir fig. 1162).

Les piscines liturgiques

Les visites pastorales, surtout celles de Genève en 1443–1445, permettent de comprendre mieux la fonction et la disposition du lavabo, rarement appelé *lavatorium*, soit *lavabo liturgique*, ou piscine, soit *piscine liturgique* – nommé alors aussi *sacrarium*¹³⁰. Il est à noter que quelques-uns existent déjà alors et n'ont besoin que de réparations¹³¹. Certains cas offrant plus de précisions le situent exclusivement à droite de l'autel, côté Epître, dans une «fenestra», c'est-à-dire ici une niche¹³², parfois analogue à une armoire liturgique murale (voir fig. 1136 à 1140, 1147–1148, 1152–1153, 1156), et presque tout aussi richement décorée; ce qui distingue carrément le lavabo de celle-ci, c'est l'existence d'un trou d'écoulement plus ou moins artistiquement creusé, en forme de cuvette ou de conque¹³³. Dans les chapelles, où n'est pas conservée l'eucharistie, seuls se rencontrent les lavabos. En plus de constituer un lave-mains, le «sacrarium» recevait aussi les burettes (idriolas) qui servent à apporter l'eau au prêtre¹³⁴.

Les fonts baptismaux

En premier lieu, il faut préciser leur appellation. Le nom le plus courant à la fin du Moyen Âge est bien les *fonts baptismaux*, comme actuellement, mais on les nomme parfois aussi simplement *baptistère*, nom réservé de nos jours au local qui les abrite¹³⁵. Dans les visites pastorales de Genève de 1411–1414, les nombreuses demandes de réfection des pierres de fonts baptismaux indiquent un relâchement de l'entretien de ce mobilier liturgique absolument essentiel. Leur implantation n'est presque jamais indiquée mais elle se confond parfois avec celle de la chapelle Saint-Jean-Baptiste, s'il y en a une; ils sont assez fréquemment placés au nord de l'entrée principale: c'est pour des raisons climatiques qui sont rappelées explicitement lors de la visite de l'église de la Madeleine à Genève en 1446¹³⁶.

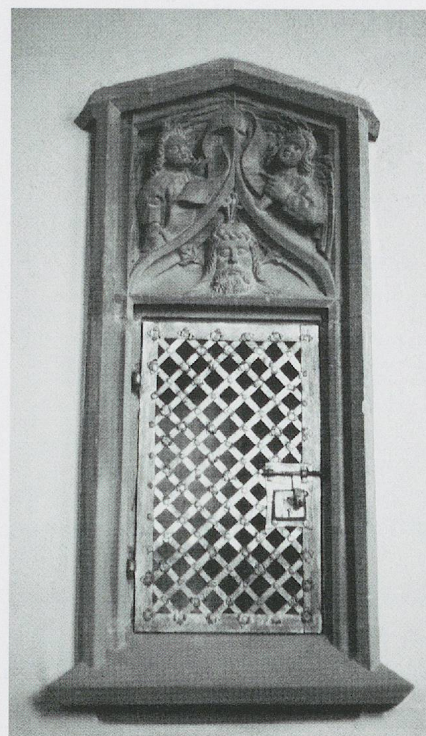


Fig. 1162 b. L'église de Neueneegg BE. Le tabernacle mural, avec la tête du Christ et deux anges sculptés (photo MG, 1977).

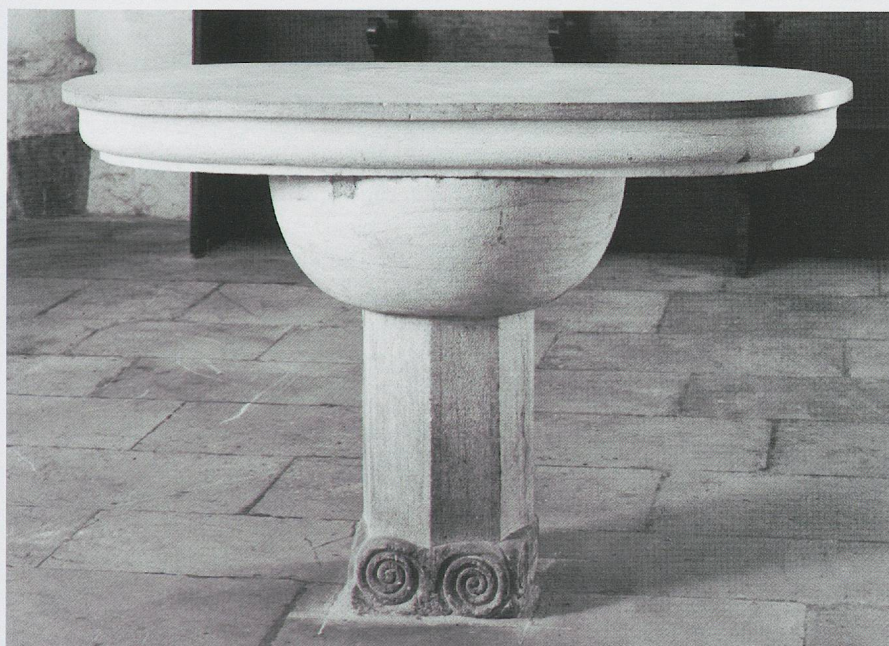


Fig. 1163. L'église de Chavornay VD. Les fonts baptismaux gothiques servant de pied à la table de communion protestante (photo Claude Bornand, vers 1988).



Fig. 1164. L'église paroissiale de La Sagne NE. Les fonts baptismaux dans le chœur (photo OPMS, 2007).



Fig. 1165. L'église de Jussy-l'Evêque GE. Les fonts baptismaux de forme octogonale et hélicoïdale (photo MG, 2010).



Fig. 1166. L'église d'Hermance GE. Les anciens fonts baptismaux avec écu aux armes d'Allinges (?), déplacés, XV^e siècle (photo MG, 2010).

Ajoutons qu'en 1481, lors d'une autre visite pastorale, il est souvent demandé la création d'un écoulement d'eau dans le mur près des fonts, appelé aussi *lavatorium*, dont un seul vestige a été retrouvé, à Russin¹³⁷.

Il va sans dire que ces fonts sont creusés dans de la pierre non poreuse, mais les visiteurs précisent parfois quand même qu'il faut les exécuter en «pierre dure»¹³⁸. Leur morphologie commune est une vasque, le plus souvent arrondie mais parfois plus angulaire ou carrément octogonale (Passin et Gex: cf. fig. 264 b et 422) voire cubique, posée sur un pied de formes diverses, reprenant parfois celle de la vasque (Flaxieu: voir fig. 251 et 1068). Dans les premiers temps de la Réforme vaudoise, ces fonts qui, selon les règles calvinistes mais non bernoises, n'étaient plus en usage, ont servi, couverts des dalles des anciens autels, entières ou partielles, à composer les nouvelles «table de communion»: c'est ainsi que plusieurs de ces fonts ont subsisté¹³⁹, comme à Chavornay (fig. 1163). Cette règle n'avait pas cours non plus à Neuchâtel apparemment: les fonts de la collégiale de Valangin, conservés et mis à la place d'honneur sous la croisée du transept, se composent d'une large cuve de plan octogonal et d'un pied plus étroit; ils indiquent encore, avec la date de construction de l'église actuelle, 1500, que cette eau du baptême doit être une source qui régénère et purifie: «sit fons huius aqua regenerans unda purific(ans)¹⁴⁰». C'est, avec la demi-sphère, une des formes habituelles de la cuve, qui se retrouve partiellement à La Sagne (fig. 1164).

Dans la typologie alémanique, bien étudiée par Hermann Schöpfer¹⁴¹, on ajoute à ces deux éléments, dans les cas les plus complexes, des supports supplémentaires qui ont influencé les fonts baptismaux à quatre pilettes de Romont (1504–1505: voir fig. 880).

Dans l'orbite genevoise se rencontrent des fonts baptismaux à *cuve hélicoïdale*, surtout dans les régions encore catholiques: dans le canton, à Jussy¹⁴² (fig. 1165), à Hermance¹⁴³, à Collonge-Bellerive¹⁴⁴, ainsi qu'à Saint-Jean-de-Gonville dans le pays de Gex¹⁴⁵ et à Mieussy en Faucigny. Un autre à Hermance, utilisé comme bénitier actuellement, montre, sous un aspect massif, des profils délicats (fig. 1166).

A propos des églises de la Michaille (Ain), en Bugey, il a déjà été traité des fonts baptismaux de *Montanges*, en partie conservés, qui présentent une typologie particulière à *deux cavités* et servirent de modèle aux exigences des visites



Fig. 1167. L'église priorale bénédictine de La Chiésaz VD. Le bénitier de 1523 dans le porche (photo MG, 1984).



Fig. 1168. L'ancienne église des Cordeliers de Cluses, en Faucigny. Détail du bénitier monumental: côté ouest (carte postale, photographie inconnu).

pastorales du diocèse de Genève exclusivement, nous n'y reviendrons pas (voir p. 144). D'une manière plus générale, on demande peu à peu la couverture de la vasque, sa fermeture voire sa protection par des pointes de fer¹⁴⁶.

Les fonts conservés sont parfois datés, soit par les documents, à Saint-Pierre de Porrentruy¹⁴⁷, de 1479, et à Romont, de 1504–1505 (voir fig. 880); soit par des inscriptions, tardives, à Valangin NE, 1500, à Entremont en Haute-Savoie, 1503¹⁴⁸; dans l'Ain, à Arbent, près d'Oyonnaz, 1502 ou 1509, et à Gex (1524) (voir fig. 422).

Les bénitiers

Il est plus sporadiquement question des bénitiers: on les nomme surtout «pierre pour tenir l'eau bénite», en précisant parfois qu'il s'agit de «pierre concave», de «conque» ou de «vase» de pierre¹⁴⁹; la plupart sont placés dans un porche ou à l'extérieur près du portail¹⁵⁰. Certains de ceux qui subsistent sont remarquables, comme ceux, encastrés dans le mur des porches, d'Hermance, qui sont d'anciens fonts baptismaux¹⁵¹ (voir fig. 1166), de La Chiésaz (1523: fig. 1167) et de Vevey (1497/1498: voir fig. 803a). Moins fréquents paraissent ceux qui sont isolés, à l'intérieur, comme à Flaxieu (vers 1483: fig. 1168) ou à Gex (Ain 1520–1524: voir fig. 422).

Le bénitier de Cluses

Parmi ces derniers, le plus célèbre est celui de l'ancienne église des Cordeliers de Cluses, en Faucigny (fig. 1168 et 1135): il mériterait d'être étudié du point de vue de l'art de la sculpture même – qui n'est pas notre approche – et d'être comparé aux croix de cimetière et de carrefour, dont très peu ont été conservées dans nos régions, sinon dans le canton de Fribourg¹⁵². Ce grand crucifix, de 1510-1520 (?), montre d'un côté le Christ en croix et à ses pieds sainte Marie-Madeleine échevelée et, de l'autre côté de la croix elle-même, la Vierge portant l'Enfant.



Fig. 1169. L'église paroissiale de Flaxieu (Ain), fondée en 1483 par Hugonin et Aymon de Montfalcon. Le bénitier à l'intérieur (photo Matthieu de la Corbière, 2009). Voir fig. 251 pour les fonts baptismaux.

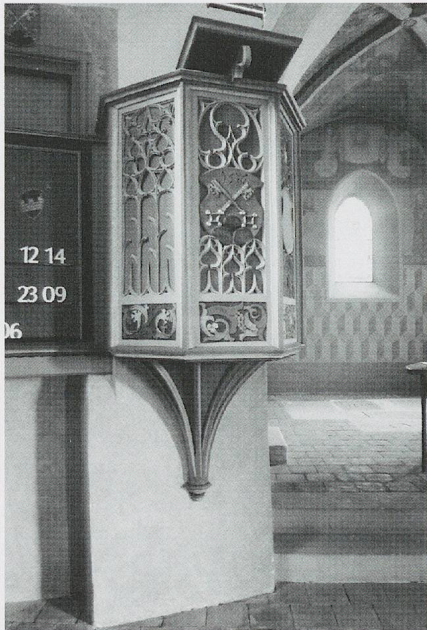


Fig. 1170. La paroissiale de La Neuveville BE, dite la Blanche Eglise. La chaire en bois de style flamboyant, datée de 1536, soit de l'époque réformée (photo MG, 2011).

Ce qu'on peut rappeler ici est qu'il ressortit au groupe de lavabos ou de tabernacles très décorés qu'on trouve en Faucigny, ce qui permettrait de le dater des environs de 1520: le tabernacle mural de Sallanches, les lavabos liturgiques de Samoëns (vers 1513) et du château de Planaz au Reposoir (vers 1520). Les écus non identifiés montrent des armes en partie connues, celui du pied de la croix seulement les armes de Vernets sommées d'un casque à cimier et celui que présente un ange (fig. 1168), une alliance de la famille de Vernets avec une autre, inconnue pour l'instant: les Vernets sont issus de Fleyrier, actuellement dans la commune de Taninge, en Faucigny aussi, mais ne sont guère repérables actuellement¹⁵³.

Les chaires à prêcher

Constatons d'abord que peu de chaires médiévales, qu'elles soient en bois ou en pierre, subsistent dans nos régions. Deux seules en bois se voient encore, l'une à Notre-Dame de Morat, de 1484, au décor sculpté très riche¹⁵⁴, et l'autre à La Neuveville, et quelques-unes seulement en pierre (Romont, 1520: voir fig. 881), dont on ne sait pas toujours dans les régions protestantes si elles sont d'avant ou d'après la Réforme (Saint-François à Lausanne, Curtelles VD). Leurs fonctions médiévales sont essentiellement la prédication, comme le précisent quelques textes¹⁵⁵.

Les **chaires en bois** paraissent plus simples, selon les textes, mais celle de La Neuveville portant la date de 1536, donc postérieure à la Réforme bernoise ici, montre encore un riche décor de fenestration flamboyant (fig. 1170), et pourrait représenter un courant très évolué de ce genre de chaires, à l'instar de celle de pierre ajourée à la cathédrale de Besançon.

Les **chaires en pierre** n'apparaissent que sporadiquement dans les documents, comme à Montreux en 1495, à Yverdon en 1507–1508, où elle remplace peut-être celle de bois d'une vingtaine d'années antérieure (1488–1489), et à Estavayer vers 1505 (voir p. 291). Il en ira de même parfois après la Réforme¹⁵⁶. La seule chaire en stuc connue du XVI^e siècle est celle de 1568, avec un décor encore gothique flamboyant, qui était à Nyon jusque vers 1925¹⁵⁷. On parle exceptionnellement d'*ambon*, soit qu'il soit vraiment question d'un ambon, au sens ancien, soit que ce soit un simple synonyme de chaire¹⁵⁸. Rappelons qu'une «chaire» spéciale de 1505, en pierre, fait partie de la tribune de la cathédrale de Lausanne (voir fig. 971).

La trace documentaire d'une chaire de pierre placée à l'extérieur de l'église en 1439 est unique dans nos régions: il n'est pas étonnant qu'elle soit liée aux ordres mendiants, dans ce cas au couvent des Cordeliers de Rive à Genève¹⁵⁹.

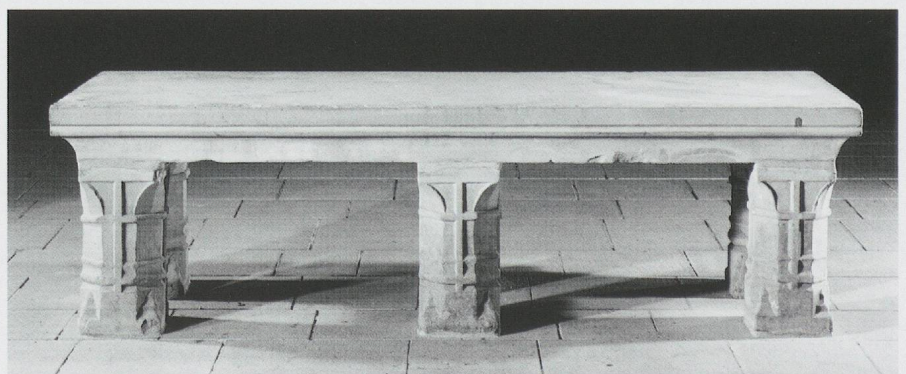


Fig. 1171. Saint-Etienne de Moudon. La grande table de communion de 1564, ouvrage de Henri Gallin et Pierre Neyret (photo Claude Bornand, MAH, Vaud, VI).

Les autels

Si seuls quelques autels régionaux plus anciens subsistent dans nos régions (Romainmôtier VD, Hauterive FR, Cléry en Savoie...), ils sont encore plus rarement conservés ici pour l'époque flamboyante, pourtant exigés en pierre souvent, mais les plus communs devaient être très modestes, comme il en existe encore un à l'église de Saint-Saphorin à Lavaux, dans la chapelle nord-ouest, constitué par un simple massif de maçonnerie.

On peut considérer les premières tables de communion protestantes en dalle de pierre à quatre pieds à Bretonnières et à six à Moudon, datée quant à elle de 1564, comme des survivances des autels gothiques¹⁶⁰ (fig. 1171): elles prendront d'autres formes plus tard.

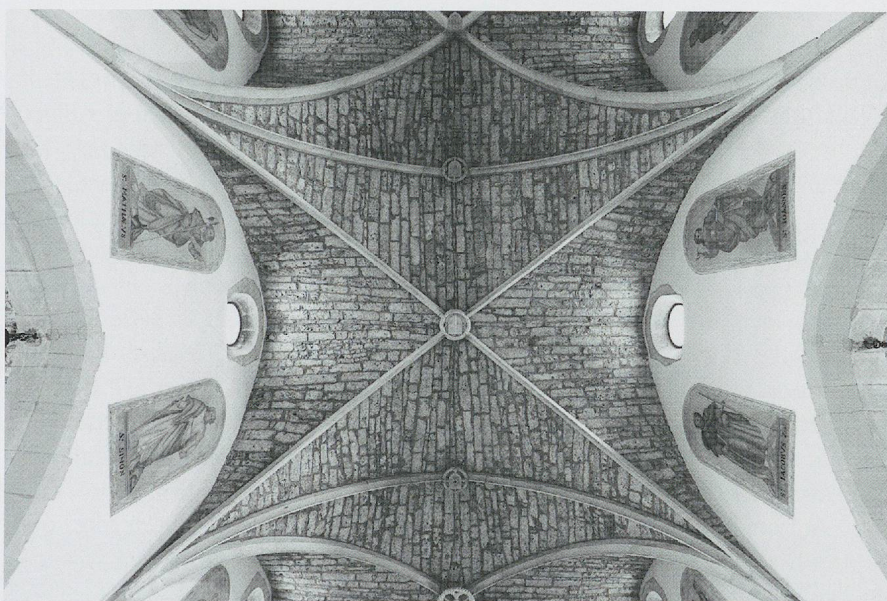


Fig. 1172. L'église de Saint-Aubin-en-Vully. L'une des travées de la nef de 1519, voûtée d'ogives, dont les doubleaux sont exceptionnellement munis d'une clef ornée (photo Yves Eigenmann, SBC Fribourg, 2014). Voir la fig. 70 pour le cas de Louhans.

Clefs de voûte, culots et chapiteaux

Il a été abondamment question plus haut des *clefs de voûte* et nous n'y reviendrons pas, sinon pour rappeler l'encadré concernant «les médaillons en quadrilobe et carré» (voir pp. 240–241), qui en traite aussi, et les cas particuliers de l'absence de clefs de voûtes (voir pp. 552–553), ou, au contraire, de leur trop-plein, comme à la nef de Saint-Aubin-en-Vully, avec ses clefs de doubleaux, qui n'a d'autre répondant, plus complexe d'ailleurs, qu'à Saint-Martin de Vevey (clefs de lierne: voir fig. 370 et 1069) et, plus simples, qu'à Louhans (Saône-et-Loire: voir fig. 70): il vaut la peine de l'illustrer à nouveau ici (fig. 1172).

Les *culots* comme supports de voûtes ou de statues et leurs variantes (consoles, culs-de-lampe) ont été traités au fur et à mesure des présentations monographiques et parfois illustrés¹⁶¹; certains mêmes, très particuliers, regroupés sous le titre de «culots à main tenant un bouquet» (voir pp. 280–281).

Aux quelques cas particuliers de tronçons de colonnes ou de piles engagées interrompues s'appuyant sur des culots ou leurs équivalents pour laisser la place aux stalles des moines et des religieux, dans les chœurs des

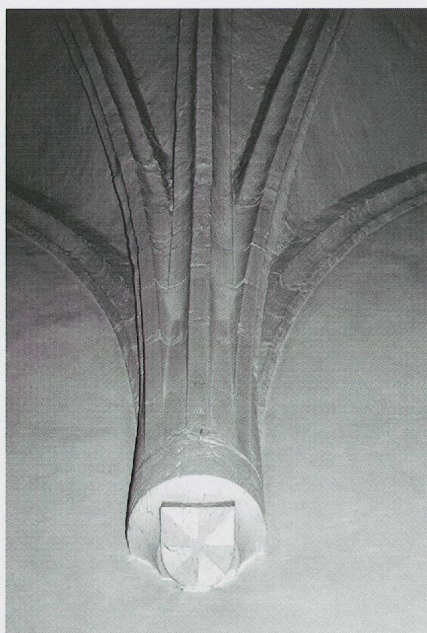


Fig. 1173. L'ancienne église des Carmes de La Rochette (Savoie). Une des retombées en tronçon de colonne engagée, aux armes de Louis de Seyssel, enseveli au chœur dans son tombeau familial en 1517 (photo MG, 1979).

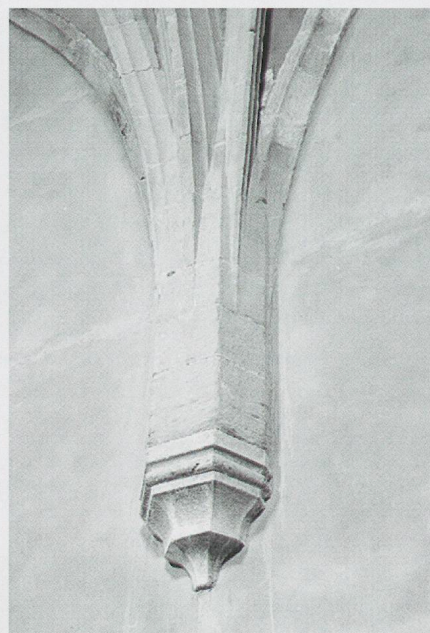


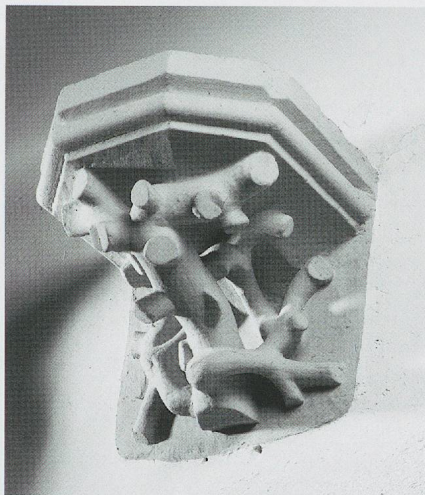
Fig. 1174. L'ancienne église bénédictine de Lémenc (Chambéry). L'une des retombées en tronçon de pile engagée de l'église supérieure, terminée avant 1516 (photo MG, 1968).

églises des Dominicains et des Cordeliers d'Annecy (voir pp. 37 et 104), ajoutons ceux, très sobres qui apparaissent aux marges de nos régions, en Savoie, notamment au chœur de l'église des Carmes de La Rochette¹⁶² et à l'église de Lémenc à Chambéry (fig. 1173 et 1175).

A Lémenc pourtant, les courts piliers octogonaux de la crypte, dont l'agrandissement, après 1488, constitua la première étape de la reconstruction de l'église conventuelle¹⁶³, sont très riches avec leurs *chapiteaux* à figures couchées ou à feuillages (fig. 1175 à 1177), qui n'ont de correspondants dans nos régions, à la même époque, qu'à l'église d'Arbent (Ain), près d'Oyonnaz (voir pp. 710-711). On dépasse là l'archaïsme déjà constaté alors aussi dans les porches des maîtres du Val d'Usier, dans le Haut-Doubs (voir pp. 383-385) et le retour des chapiteaux dû à la Renaissance visible dans les ouvrages des maîtres de Montbenoit (1525/1526: voir fig. 1063) et d'Orbe (Oulens, 1529: voir fig. 545-546); on côtoie plutôt l'esprit de la tradition bourguignonne visible dans les culots de la chapelle du collège des Bénédictins à Dôle (avant 1504-1520)¹⁶⁴.

Fig. 1175-1177. L'ancienne église bénédictine de Lémenc (Chambéry). Trois des chapiteaux de l'agrandissement de la crypte primitive sous le chœur, après 1488 (photos MG, 1968).





Une question pour finir!

C'est une question non résolue mais passionnante que pose un groupe de quatre culots conservés à *Saint-Martin de Vevey*. Provenant sans doute de l'église même, ils y ont été encastrés dans un mur de la chapelle au nord du clocher-porche comme «objets de Musée», sans doute au moment des grandes restaurations de la fin du XIX^e siècle. Ils avaient en tout cas, en 1894 déjà, attiré l'attention d'un érudit, J.-R. Rahn probablement, qui les a dessinés d'un trait nerveux¹⁶⁵. Il s'agit de culots végétalisés (chêne, chardon, etc.) en trois dimensions très affirmées et d'une profondeur exceptionnelle, les uns figurant un entrelacement de branches feuillues bien enracinées, les autres, de branches écotées traitées, elles, dans un esprit compliqué et expressionniste, sans relation directe avec les manières ordinaires de nos sculptures (fig. 1178 à 1181).

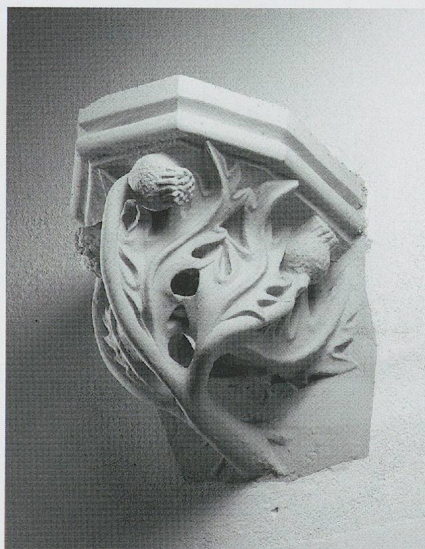


Fig. 1178-1181. Saint-Martin de Vevey. Quatre culots avec branches feuillues ou écotées, en remploi au fond de l'église (photos Claude Bornand, 2014).

Liste des principaux encadrés (Groupés ici pour compléter ces notes typologiques)

Du gothique «flamboyant»: 7. – Un autre flamboyant précoce à Fribourg: 16. – L'achèvement de l'église des Dominicains à Annecy: 36. – Un unique épigone de la chapelle des Macchabées à Louhans?: 42. – Les baies archaïsantes en tore des clochers: 65. – Arenthon et le groupe de chœurs «allongés» à voûte unique: 108. – L'achèvement de l'église des Dominicains à Annecy: 133. – Une clef de voûte encore mystérieuse: 143. – De la tour sud de Saint-Pierre à Genève au tombeau d'Amédée de Viry: 175. – Les arcades de chapelles: 183. – Des listels sur des colonnes engagées: 204. – Saint-Martin de Vévey et les voûtes complexes: 206. – Des portes analogues mais non semblables: 223. – Aymonet Durant au château du Châtelard (vers 1482-1484?): 228. – Les médaillons en quadrilobe et carré imbriqués: 240. – La chapelle du Clergé de Romont (vers 1457?): 259. – Les culots à main tenant un bouquet: 280. – Les voûtes à trou «passe-cloche»: 285. – Des portails tardifs à chapiteaux archaïsants: 385. – Des couvrements en carène renversée, d'origine neuchâteloise?: 413. – L'absence de formerets: 424. – Les clochers en «cubes» superposés, d'origine alémanique: 425. – Des bases pour des arêtes!: 440. – Une série de clochers à flèche de pierre avec double bâtière, à l'instar de Fontaine-André (?): 442. – Les remplages à oculus rayonnant ou en étoile: 447. – Les clochers à flèche de pierre dans nos régions: 470. – Une façade «monumentale» unique (Le Châble): 481. – Pierre Soppaz alias Marichaux, de Sion, et le clocher de Cully (1520-1523): 487. – Le décor sculpté des escaliers civils (Cully 1521): 488. – Une baie parlante: 505. – Le couronnement des clochers «vaudois», à tourelles, etc.: 510. – Les clochers «romans» d'époque tardive de la Côte: 519. – Le couvent de Sainte-Claire à Orbe: 521. – Les clochers-arcades médiévaux «more gallico»: 526. – La construction de la «bèche»: 540. – Le retour des baies à triplet pyramidal: 589. – Murs-diaphragmes à remplage: 625. – Les chœurs à abside semi-polygonale: 645. – Les baies, roses et oculi: 647. – La diversité des contreforts et leur absence: 651. – Les portails à la fin du Moyen Âge: 654. – La façade de la cathédrale de Chambéry et le maître d'œuvre Lambert Daudiner?: 660. – Les clochers et les gargouilles: 662. – Les formes en spirale, hélicoïdales ou torsadées: 663. – Les décors à fenestrage aveugle: 665.